TREIZIÈME ANNÉE. — N° 305 15 Septembre 1909. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

LES MIRACLES DU "POVERELLO"

L'immense famille franciscaine fête en ce moment le septième centenaire de l'Institut Séraphique. Dans une lettre au Ministre général de l'Ordre des Frères mineurs, Pie X glorifie le petit Pauvre d'Assise et son œuvre admirable.

« Depuis leur origine, écrit le Pontife, les Instituts franciscains ont été pour l'Eglise une source tellement abondante de bienfaits qu'il serait trop long et presque infini de les énumérer. C'est une vérité incontestable que, dans un temps où les sentiments et l'esprit chrétiens allaient s'affaiblissant partout, François, par un décret de la divine Providence, est apparu portant en lui-même la ressemblance fidèle de Jésus-Christ et ramenant les hommes à la sagesse de la Croix par sa parole et ses exemples. Héros vraiment admirable, il aimait la pauvreté comme une épouse, il puisait la joie parfaite dans les humiliations et les ignominies, et il se regardait, lui et ses disciples, comme les moindres parmi les hommes. Telle était en lui l'immensité de l'amour divin qu'il embrassait dans un même sentiment de fraternité toutes les créatures sorties des mains de Dieu. Aussi, jamais peut-être, depuis les temps apostoliques, le monde ne fut remué avec plus de succès que par l'œuvre de François. Tandis, en effet, que se rallumait dans les cœurs le désir des biens célestes et immortels, s'apaisaient d'autre part les passions avides, la soif des richesses éphémères, les ambitions de l'orgueil dominateur, la fièvre des voluptés déshonnêtes ; au sein des masses, on observait les lois divines avec plus de zèle ; enfin, la beauté de la perfection chrétienne dont le Saint offrait l'exemple, ravissait une foule d'âmes et les décidait à se ranger sous sa conduite.

« Ainsi a pris naissance, sous les auspices du Patriarche d'Assise, cette famille des Frères Mineurs qui, des ombres de l'humilité et de l'abjection de la pénitence, a procuré au peuple chrétien tant d'illustres évêques et d'éminents docteurs, à la foi tant de martyrs, au ciel tant de saints. Vint ensuite la famille des Vierges consacrées à Dieu ; du fond des cloîtres où elles se cachaient, la bonne odeur du Christ, grâce à elles, s'est, de toute part, répandue au loin; et lorsque, ensuite plusieurs d'entre elles offrirent au ministère sacerdotal le plus précieux concours. A ces institutions est venu s'ajouter un Troisième Ordre, admirablement propre à restaurer la sainteté des mœurs dans le genre humain tout entier, car il reçoit dans ses rangs l'un et l'autre sexe et n'exclut aucune condition, aucun état de vie. »

A cette heure si propice, paraît la traduction française (excellente, due à M. Teodor de Wyzewa) d'une *Vie de saint François d'Assise*, par un écrivain danois, M. Johannès Jœrgersen. Au premier abord, le seul rapprochement de ces noms étonne et choque presque. Il semble qu'il y ait une espèce d'outrecuidance pour un écrivain scandinave, sorti des brumes et des nuées, à vouloir nous redire la vie lumineuse du *Poverello*. Mais le charme tout puissant du Pauvre d'Assise, la flamme qui jaillit depuis sept siècles de son cœur embrasé fondent toutes les brumes et dissipent toutes les nuées. Ce n'est pas un des moindres miracles de saint François d'avoir con-

quis la tendresse des esprits les plus divers et les plus hostiles. Renan confessait le goût, qu'on lui reprochait, « pour ce mendiant si complètement en révolte contre les saines idées de l'économie politique ». L'érudit protestant Sabatier s'est enthousiasmé pour lui. Le rationaliste Gebhart fut comme enivré de sa grâce. Et combien d'autres on pourrait citer.

M. Jœrgersen est une conquête à peine moins significative. Rationaliste, il fut un des principaux lieutenants du juif Brandès dans le mouvement naturaliste, darwiniste et anti-chrétien, qui entraînait, vers 1890, la majeure partie des écrivains scandinaves. Mais le rationalisme ne satisfaisait pas son âme réfléchie, éprise de vérité et de certitude. Il disparut, médita, voyagea, publia ce curieux *Livre de route*, récits d'excursions en Allemagne et en Italie, où percent une inquiétude et des émotions déjà chrétiennes. Ce fut à Assise, avec la lecture du *Fioreti* et de la *Légende Dorée*, avec le spectacle des cérémonies catholiques et la fréquentation quotidienne des moines franciscains, que le jeune voyageur acheva de comprendre la beauté et la légitimité de l'idéal moral déjà entrevu. Au grand « Pardon » du 1er août, pendant que la foule des pélerins se prosternait devant l'autel en chantant des cantiques, il avait remarqué dans une tribune un groupe d'étrangers qui considéraient avec un sourire railleur cette scène émouvante, évidemment amusés par le fanatisme grossier de cette « populace ». Et c'était à la populace, contre les intellectuels, qu'était allée toute sa sympathie. L'agnostique d'hier fléchit inconsciemment le genou devant l'autel de la Portioncule, puis se releva et s'enfuit, presque épouvanté de cet acte de foi.

Peu de mois après, on apprenait (avec la plus vive indignation dans l'entourage de M. Brandès) la conversion de M. Jœrgersen au catholicisme.

***

Parmi les ouvrages qu'il a publiés depuis sa conversion, le *Livre du Pélerinage* est le récit charmant des pieux voyages que fit le nouvel enfant de saint François sur les traces de son saint chéri, depuis la grotte du Greccio, où s'était renouvelé en faveur de l'humble Frère le miracle de la Nativité, jusqu'à cette cabane de l'Alverna où s'accomplit le « grand miracle » : les stigmates de la Crucifixion imprimés sur le corps du saint. Et le *Livre du Pélerinage* n'était en quelque sorte que l'avant-propos de cette *Vie de Saint François d'Assise* dont paraît aujourd'hui la traduction.

Nous penserions volontiers, comme le vénérable abbé de Beuvron, qu'une œuvre semblable est infiniment délicate et qu'il y faudrait la main d'un prêtre. Et pourtant, nombre de laïques ont écrit des pages aussi justes que pénétrantes sur la grande et si attirante figure du Pauvre d'Assise. Le livre de M. Jœrgersen, résultat d'un labeur considérable, est surtout l'œuvre d'un poëte et d'un artiste. A chaque instant, l'auteur illustre son texte de petits tableaux d'un charme extrême, qui nous permettent de suivre en quelque sorte des yeux les pas du saint dans ces paysages d'Ombrie, si peu changés. Et sur ces tableaux, qui rappellent, en vérité, ceux de Fra Angelico, avec l'harmonie limpide des nuances claires sur le fond d'azur ou d'or, brille une sorte de doux éclat, de tendre lumière qui est bien, ce semble, un reflet de la joie franciscaine, — de cette joie dont les « petits frères » étaient inondés, lorsqu'avec François à leur tête, « qui chantait en français », ils allaient sous le doux soleil printanier, par les vignobles verdoyants, louant Dieu de sa grande bonté à leur égard, qui les avait délivrés des liens et des entraves où se débattent douloureusement ceux qui aiment le monde,— et que François s'arrêtait pour prêcher à « nos frères, les oiseaux du ciel ».

***

On connaît ce charmant miracle, qui a si souvent inspiré les peintres et notamment le Giotto. Mais peut-être prendra-t-on plaisir à lire le récit naïf de Celano et des *Fioretti*.

François cheminait, au sortir de sa retraite de Sarteano, avec les frères Ange et Masseo, qui tous deux étaient de saints hommes. Et ils arrivèrent dans un endroit qui se trouvait entre Cannara et Bavagna. Or, en cet endroit, François vit quelques arbres se dresser au bord de la route et dans ces arbres étaient quantité d'oiseaux. Dès que François les vit si nombreux, il dit à ses deux disciples : « Attendez-moi un moment ; je vais aller prêcher un peu à nos frères les oiseaux ».

Et il entra dans le champ, se dirigeant vers les oiseaux ; et aussitôt qu'il eut commencé de prêcher, voici que ceux qui étaient perchés sur les arbres descendirent vers lui, et puis aucun d'eux ne bougea, encore qu'ils l'entourassent de si près que les plis de son manteau en touchaient plusieurs.

Et saint François leur dit : « Mes bien chers frères les oiseaux ! Vous devez beaucoup à Dieu, et il faut que toujours et partout vous le louiez et le célébriez : car il vous a permis de voler librement où il vous plaît, et il vous a donné votre vêtement et tout votre ornement délicat et multicolore; et il faut aussi que vous sachiez gré au Créateur de cette nourriture qu'il vous accorde sans que vous ayez à travailler pour elle, et puis aussi de cette belle voix qu'il vous a donnée pour chanter.

« Vous ne semez ni ne moissonnez, mes chers petits frères; mais c'est Dieu qui vous nourrit et qui vous donne aussi des ruisseaux et des sources pour vous désaltérer, des rochers et des forêts pour vous abriter et de hauts arbres pour bâtir vos nids; et bien que vous ne soyez en état ni de tisser ni de filer, il vous donne les vêtements nécessaires, ainsi qu'à vos petits. C'est que le Créateur vous aime beaucoup, comme il vous le prouve par toutes ces grandes faveurs dont il vous a comblés. Mais vous, mes frères les oiseaux, il faut que vous vous gardiez bien d'être ingrats envers lui et que toujours vous vous occupiez activement à le louer. »

Or, voici qu'après ces paroles tous ces petits oiseaux commencèrent à ouvrir leurs becs, à battre de leurs ailes, à étendre le col et à pencher respectueusement vers la terre leurs petites têtes, montrant par leurs chants et leurs mouvements qu'ils se réjouissaient fort des mots que saint François leur avait dits. Et le saint, de son côté, fut tout joyeux en esprit à cette vue et s'émerveilla de cette grande quantité d'oiseaux, de leur variété et de leur diversité, comme aussi de les voir tellement apprivoisés; et il en loua le Seigneur, les invitant fraternellement à le louer avec lui.

Lorsque saint François eut achevé sa prédication et son exhortation à louer Dieu, il fit le signe de la croix sur tous ces oiseaux. Tous s'envolèrent alors à la fois, en chantant avec une force et une harmonie admirables, et bientôt ils se séparèrent et disparurent de divers côtés.

***

Les oiseaux ne cessent pas, d'ailleurs, dans toutes ces gracieuses légendes, de voltiger autour du « Jongleur de Dieu », comme voulait aussi s'appeler François. Peu de jours après ce sermon à ses petits frères ailés, raconte Celano, le saint vint à Alviano, près de Todi. Là, escorté du frère Masseo, il s'installa au milieu de la grand'place et voulut commencer à prêcher. Le soir tombait et les innombrables hirondelles qui, aujourd'hui encore, dit M. Jœrgersen, construisent leurs nids dans les hautes murailles grises et les tours croulantes d'Alviano, voletaient çà et là, avec un pépiement continu, et descendaient en foule de leurs nids, sous le rebord des toits.

Cependant François et Masseo, suivant leur habitude, entonnèrent leur laude *Timete et honorate,* et les habitants de la ville se rassemblèrent autour d'eux et se tinrent immobiles et muets, dans l'attente, lorsque le chant fut fini. Mais les hirondelles ne voulaient point faire silence. Toujours plus nombreuses, elles affluaient sur la place, et tel était leur tapage qu'on avait peine à entendre un mot du discours. Alors François, se tournant vers elles, leur dit doucement : « — Mes sœurs les hirondelles, il me semble que c'est à mon tour de parler; quant à vous, vous avez suffisamment chanté et causé. Ecoutez donc la parole de Dieu et tenez-vous silencieuses pendant que je vais prêcher. » Aussitôt toutes se tinrent immobiles en silence, et elles restèrent ainsi pendant tout le temps que le saint parla.

Les hirondelles voltigeaient encore, avec des cris plaintifs, autour de la cabane, derrière la Portioncule, où, après avoir longtemps contemplé Assise de ses yeux presque aveugles, et l'avoir bénie, François s'était fait transporter et coucher nu sur la terre nue pour recevoir « notre sœur la Mort ». Il voulait par ce dénûment se proclamer jusqu'au bout le chevalier de « Notre-Dame la Pauvreté ».

— « Pauvreté, ma pauvreté, l'humilité est ta sœur ; il te suffit d'une écuelle et pour boire et pour manger... — Pauvreté chemine sans crainte ; elle n'a pas d'ennemis ; elle n'a pas peur que les

larrons la détroussent... — Pauvreté meurt en paix, elle n'a pas besoin de testament ; on n'entend point parents et parentes se disputer son héritage. — Pauvreté, pauvrette, mais citoyenne du ciel, nulle chose de la terre ne peut réveiller tes désirs... — Pauvreté, grande monarchie, tu as le monde en ton pouvoir, car tu possèdes le souverain domaine de tous les biens que tu méprises... »

Ainsi chantait, plein de l'esprit de François, le doux poète franciscain Jacopone de Todi. Il n'est pas de plus belle leçon à rappeler au monde ; mais, à vrai dire, il y a peu de moments de son histoire où le monde parut moins disposé à l'écouter !

GEORGE MALET.

A LA MÉMOIRE
de GASTON MERY

J'arrive bien en retard pour rendre à l'ami disparu l'hommage que lui doivent ma gratitude et mon affection.

Gaston Mery fut pour moi une force. Il suivait mes travaux, mes recherches, mes prédictions, avec l'intérêt d'une clairvoyante amitié. Croyant, persuadé de l'existence d'un Dieu qui est notre juge, et convaincu de tout un équilibre universel basé sur l'Amour et la Foi, il pratiquait, sous l'égide d'un haut et pur catholicisme, le respect envers le Créateur et la fraternité envers les créatures.

Souvent, dans cette vie parisienne qui nous dévore — et qui l'a si tôt dévoré — j'ai puisé du courage dans ses exhortations et de la confiance dans l'estime qu'il me témoignait.

Je lui étais attachée de tout cœur. Sa perte m'a si douloureusement émue que je n'ai pu, tout de suite, m'en détourner, pour exprimer sur un homme aussi rare, un ami aussi fidèle, les sentiments que je garde de lui.

J'avais, bien des fois, examiné sa main. J'y voyais une ascension, un épanouissement de son individualité, si nettement marquée qu'il était permis d'espérer que vers la cinquantaine il occuperait un des sommets les plus en vue. Mais des signes inquiétants me laissaient anxieuse. Je l'avais mis en garde contre le surmenage. La tendance à l'engorgement des vaisseaux se lisait dans ses mains. Il y avait des menaces nettement écrites ; il n'y avait pas de condamnation.

Cette clairvoyance que j'ai montrée pour tant d'autres s'est trouvée pour lui en défaut. Et comme je sais que la chiromancie ne trompe pas, je me demande si mon affection m'aveuglait, ou si ce vaillant, ce combatif, ce mousquetaire de l'idéal, n'a pas soudain mérité de partir. Nous ne savons rien de ce qui se passe entre les hommes et Dieu. Où nous voyons l'horreur de la mort brutale, il y a pour certains une récompense subite.

Ah ! sans doute, ceux qui restent et qui pleurent attirent et retiennent notre pitié attendrie. Je pense à la veuve et aux orphelins ; je pense qu'il les adorait aussi fort qu'ils sanglotent encore ! Mais cela, c'est juger la mort au point de vue humain. Il faut la considérer au point de vue divin. Et alors tout change .... Mon cher Mery, où que vous soyez, le souvenir de votre vieille amie vous accompagne. Je revois votre main loyale où les doigts fuselés, déliés, larges et carrés du bout, dénonçaient vos tendances imaginatives et littéraires et en même temps votre esprit de brillant polémiste, de hardi lutteur.

J'aimais cette jolie main blanche à fossettes, ferme et distinguée, harmonieusement construite. Elle était d'un Martien mélangé de Saturne et de Jupiter La pénétration de votre caractère s'y affirmait et aussi la bonne humeur, l'optimisme, l'entrain qui étaient au fond de vous comme une source d'action et d'énergie.

Vous étiez à la fois critique et indulgent, railleur et tendre, et tant de ceux que vous avez combattus auraient pu si aisément vous désarmer s'ils avaient su se faire mieux connaître de vous et parler à votre cœur.

Vous étiez sans résistance lorsqu'on s'adressait aux sentiments généreux que portent en eux les passionnés, car vous étiez un passionné, et d'abord, et surtout, un passionné de votre patrie.

La passion ne va pas sans exclusivisme. C'est ainsi qu'elle est si souvent dans l'erreur. La France, pour Gaston Mery, était une personne vivante. C'était toujours l'ancienne France, la même France que celle de nos pères. Il n'en voulait point d'autre que celle des traditions naturelles de notre pays, celle qui, la croix en main, a fait tant de chemin dans le monde. Et c'était pour la posséder complètement, cette France chevaleresque, idéale, inspirée, extatique qu'il avait étudié le Merveilleux et créé ce journal consacré à l'hermétisme, car, il savait que cette science a été chère à d'innombrables Français d'autrefois, cherchant en elle le chemin de l'avenir de leur patrie.

Gaston Mery a passé parmi nous en traçant un sillon lumineux. Suivons-le, et nous saurons aimer, combattre et vivre noblement.

M[me] DE THÈBES.

Reportages dans un fauteuil

⁂ *La Découverte du Pôle et le Merveilleux.*

Heureux temps pour les imaginatifs que celui où les cartes du monde portaient encore de vastes espaces marqués *Terra incognita*, et où la mystérieuse Thulé, visitée par Pythéas (qu'à propos de cette prétention Strabon appelle « le plus menteur des hommes ») inscrivait son nom, incitateur de rêves, à l'extrémité septentrionale du monde connu ! — « Au delà de cette île, disait Pythéas, se trouve une autre région où l'on ne rencontre plus la terre proprement dite, ni la mer, ni l'air, mais à leur place un composé de ces trois éléments, une espèce de matière assez semblable au poumon marin et dans laquelle il n'est possible à l'homme ni de poser le pied ni de naviguer. » Sur quoi Polybe, indigné, s'écrie : « On s'étonne de voir Pythéas faire tant de dupes avec des mensonges si grossiers, dignes tout au plus de charlatans de profession ! » Mais, en vérité, Pythéas, quoique de Marseille, ne semble pas avoir montré tant de fantaisie. Le « poumon marin » est une sorte de zoophyte spongieux. Le navigateur parlait évidemment de la Mer Glaciale, à laquelle les Norvégiens donnent encore aujourd'hui le nom de Leberzée, « mer du Poumon », à cause de ses glaces flottantes, dont la superficie extérieure est comme spongieuse.

Un seul point du monde restait inconnu et conservait quelque mystère : le Pôle. On s'acharne à le découvrir, poussé peut-être par un obscur instinct atavique, une goutte du sang de l'homme primitif qui s'agite encore dans les veines du civilisé, et le pousse vers les solitudes désolées, pareilles à celles qui furent, après la faute, le berceau de l'humanité. Déjà un voyageur et peut-être deux ont foulé la glace vierge du Pôle nord. Voilà l'humanité bien avancée !

— C'est ça le pôle ! aurait dit Cook. C'est pour ça que tant d'explorateurs ont risqué leur vie !

— « Ce but que, pendant trois siècles, on avait cherché à atteindre, ce but qui avait été mon rêve pendant vingt ans, j'y étais enfin parvenu ! Maintenant, cela me semblait tout simple, tout ordinaire. C'était un jour comme tous les autres »... écrit Peary.

— « Vous m'offrez le Pôle ? Merci ! lui répondait le spirituel président Taft ; mais je ne vois pas bien ce que je pourrais en faire... »

⁂

Combien plus sage fut ce charmant Regnard, dont on fêtait ces jours derniers le deuxième centenaire, et qui, ayant poussé jusqu'aux derniers confins de la Laponie, prouesse surprenante pour l'époque, s'arrêta, sans nulle curiosité d'aller plus loin.

« Nous avançâmes bien sept ou huit lieues, écrit-il, dans le lac de Tornotresch, proche d'une montagne qui surpassait toutes les autres en hauteur. Nous fûmes bien quatre heures à monter au sommet, par des chemins qui n'avaient pas encore été connus d'aucun mortel, et quand nous y fûmes arrivés, nous aperçûmes toute l'étendue de la Laponie, et la mer septentrionale jusqu'au Cap Nord, du côté qu'il tourne à l'ouest. Cela s'appelle, monsieur, se frotter à l'essieu du pôle et être au bout du monde. Ce fut là où nous nous arrêtâmes, et je ne crois pas que nous allions jamais plus loin. »

La relation de Regnard, si curieuse et si amusante à tous égards, contient des renseignements pleins d'intérêt sur la religion de ces Lapons, voisins du Pôle, dont il fut l'hôte.

Elle n'est que superstitions grossières. Leurs sorciers leur apprennent la volonté des dieux, le chemin à suivre pour faire une bonne chasse, la nature des maladies, voire même les choses lointaines au moyen d'un tambour qu'ils frappent avec un bois de renne. La peau de ce tambour est couverte de figures emblématiques qui donnent réponse à toutes les questions.

Regnard prit plaisir à mettre sur la sellette un de ces sorciers et le pria, puisqu'il se flattait de faire venir les objets lointains, qu'il voulût bien lui apporter les clefs du cabinet de sa mère. La bonne dame habitait encore la maison de Paris, sous les piliers des Halles, où l'auteur du *Légataire* était né. Un tel exploit passait la science magique de l'homme au tambour, qui s'excusa galamment sur ce que Regnard était plus grand sorcier que lui. « Je vous avoue, raille le voyageur, que je fus fort étonné d'avoir été sorcier si longtemps et de n'en avoir rien su. »

Regnard ne se montra pas plus révérencieux pour les dieux polaires, que les Esquimaux mêlent grossièrement, encore aujourd'hui, avec Jésus-Christ et le peu qu'ils savent de la religion chrétienne. Il railla le dieu du Soleil comme le dieu du Tonnerre, et voulut même emporter « Seyta », une pierre « longue, sans autre figure que celle que la nature lui a donnée », pour laquelle les Lapons avaient un culte. Cette pierre, bétyle ou sidérite, reposait dans une île de la cataracte de Dara, entourée de monolithes d'une moindre taille que l'on appelait sa femme, ses enfants et ses valets. L'impertinent Parisien ne put emporter « Seyta » trop lourde, mais il emporta, malgré les imprécations des Lapons, un de ses « enfants », sans doute pour le placer dans son cabinet, comme trophée du voyage, à côté des chaînes qui lui rappelaient

son esclavage d'Alger. Il était bien loin de se douter que sur cette adoration des pierres, qu'il prenait pour une naïveté lapone, on eût pu écrire un ouvrage sensiblement plus gros, sinon aussi amusant que son *Voyage en Laponie*, et qu'il eût trouvé des pierres-dieux dans toutes cette antiquité pour laquelle son siècle avait tant de révérence : à Paphos, où la grande autorité de l'aérolithe fait l'étonnement de Tacite ; à Emesse, où Héliogabale, pontife du Soleil, défend qu'on adore d'autres dieux que la pierre tombée du grand astre ; à Pessinonte, où se trouvait la grande pierre « mère des dieux », illustre fétiche que Rome envoya chercher par Scipion Nasica, en grande pompe, lors des premières approches menaçantes d'Annibal.

***

Donc c'en est fini du mystère du Pôle Nord, on sait qu'on n'y rencontre ni l'orteil monstrueux de ce Lucifer dont le Dante a fait comme l'axe du monde, ni l'île mystérieuse de Saint-Brandan, ni l'îlot glacé où le paladin Huon de Bordeaux aperçut, au milieu d'une mer toujours agitée, le misérable Judas, condamné à être, jusqu'au dernier jour, battu par des vagues furieuses.

On n'y trouve pas même la belle vallée attiédie qu'ont imaginée tant d'écrivains, parmi les plus récents desquels on peut citer Pierre Maël, dans *Une Française au Pôle Nord*. Elle y voit un vallon paradisiaque, en forme de cuvette, au fond duquel est un cratère. Je cite Pierre Maël de préférence à Jules Verne, parce qu'on sait bien qu'en dehors de son œuvre romanesque, qui est comme le moulin où besogna, dit-on, Cervantès, Maël est un des plus rares et curieux esprits de ce temps.

José-Maria de Hérédia avait chanté cette imaginaire vallée verte du Pôle dans le beau sonnet intitulé *Plus ultra* :

L'homme a conquis la terre ardente des lions
Et celle des venins, et celle des reptiles,
Et troublé l'Océan où cinglent les nautiles
Du sillage doré des anciens galions.

Mais plus loin que les neiges et que les tourbillons
Du Strom, et que l'horreur des Spitzbergs infertiles,
Le Pôle bat d'un flot tiède et libre des îles
Où nul marin n'a pu hisser ses pavillons.

Partons ! Je briserai l'infranchissable glace,
Car dans mon corps hardi je porte une âme lasse
Du facile renom des conquérants de l'or.

J'irai. Je veux monter au dernier promontoire,
Et qu'une mer, pour tous silencieuse encor,
Caresse mon orgueil d'un murmure de gloire,

Pas de flot tiède et libre, ni d'îles bienheureuses, mais un énorme champ de glace, reposant lui-même sur une mer sans doute peu profonde, et qu'enserrent, à des distances de 800 à 2.000 kilomètres, la ceinture dentelée des côtes d'Europe, d'Asie et d'Amérique, — tel est donc le Pôle Nord.

Reste, maintenant comme seul point inexploré, l'autre extrémité de l'axe terrestre, vers laquelle s'efforce Charcot : le pôle Sud, moins accessible, où les Esquimaux manquent ; désert morne et glacé dont les pingouins sont vraisemblablement les seuls habitants, et où des volcans en pleine activité, de 2.000 à 3.000 mètres d'altitude, rougissent de leurs flammes la neige éternelle. L'Amérique du Sud et l'Afrique allongent leur pointe extrême à 3.500 et à 6.000 kilomètres de distance ; la côte sud de l'Australie n'est pas moins éloignée.

Le Pôle sud est aussi riche en légendes que le Pôle nord et n'a pas moins fait travailler l'imagination des poètes. Parmi cette littérature, je ne citerai que l'émouvante conception du grand visionnaire Edgar Poë. On se rappelle la fin des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*.

Echappés de l'île sauvage où tout est noir même les dents des insulaires, et où tout ce qui est blanc excite le cri d'épouvante : *Tekeli-li! Tekeli-li!* les navigateurs sont emportés sur une mer aux eaux opaques et laiteuses. Une immense vapeur blanche ferme l'horizon, d'où se détache une fine poussière, pareille à de la cendre, qui pleut sur eux. A mesure qu'ils en approchent, la barrière de vapeur prend une grande netteté de formes ; on dirait une cataracte sans limites, roulant silencieusement dans la mer, du haut de quelque immense rempart perdu dans le ciel. Le gigantesque rideau occupait toute l'étendue de l'horizon sud. Il n'émettait aucun bruit.

« *21 mars*. — De funestes ténèbres planaient alors sur nous; mais des profondeurs laiteuses de l'Océan jaillissait un éclat lumineux qui glissait sur les flancs du canot. Nous étions presque accablés par cette averse cendreuse et blanche qui s'amassait sur nous et sur le bateau, mais qui fondait en tombant dans l'eau. Le haut de la cataracte se perdait entièrement dans l'obscurité et dans l'espace. Cependant, il était évident que nous en approchions avec une horrible vélocité. Par intervalles, on pouvait apercevoir sur cette nappe de vastes fentes béantes; mais elles n'étaient que momentanées, et à travers ces fentes, derrière lesquelles s'agitait un chaos d'images flottantes et incertaines, se précipitaient des courants d'air puissants mais silencieux qui labouraient dans leur vol l'océan enflammé.

« *22 mars*. — Les ténèbres s'étaient subitement épais-

sies et n'étaient plus tempérées que par la clarté des eaux, réfléchissant le rideau blanc tendu devant nous. Une foule d'oiseaux gigantesques, d'un blanc livide, s'envolaient incessamment de derrière le singulier voile, et leur cri était l'éternel *Tekeli-li* ! qu'ils poussaient en s'enfuyant devant nous. Sur ces entrefaites, Nu-Nu (*c'est un sauvage de l'île noire*) remua un peu dans le fond du bateau ; mais comme nous le touchions, nous nous aperçûmes que son âme s'était envolée. Et nous nous précipitâmes dans les étreintes de la cataracte, où un gouffre s'entrouvrit comme pour nous recevoir. Mais voilà qu'en travers de notre route se dressa une figure humaine voilée, de proportions beaucoup plus vastes que celles d'aucun habitant de la terre. Et la couleur de la peau de l'homme était la blancheur parfaite de la neige... »

Dans le dernier chapitre, intitulé « Conjectures », l'esprit curieux de Poë élucide un peu le mystère de cette étrange histoire, si dramatiquement interrompue.

Georges de Céli.

AU PAYS DES LÉGENDES

IMPRESSIONS DE BRETAGNE

Dans chaque coin de la poétique Bretagne, il y a quelque fait à glaner pour ceux qu'attire le Merveilleux.

Chaque lande a sa mélancolique légende, chaque pierre de granit son nom et son histoire. Calvaires et croix évoquent aux carrefours la sollicitude de Dieu pour cette terre prédestinée de la Foi et du Rêve.

Parmi tous les rivages bretons que la mer découpe, il n'en est pas de plus attachant que cette côte du Lannionais, qui va de l'anse du Perros à l'embouchure du Guer, en passant par l'île Tomé, les Sept Iles, Ploumanach et l'Ile Grande. C'est la côte de granit rose, aux architectures cyclopéennes, ourlée de blanche écume. Là fleurissent les belles légendes aussi nombreuses que les touffes de bruyère et d'ajonc.

Voici, à l'embouchure du Guer, le Coz-Yaudet (Vieil Yaudet) qu'on croit être l'emplacement d'une ville depuis longtemps disparue, la ville de Lexobie. Cette ville aurait été détruite par les Normands et les habitants remontant la rivière du Guer seraient allés fonder la ville de Lannion. Cette problématique cité ne revit plus (chose étrange !) que dans un vieux gwerz (chanson) breton, ainsi conçu :

« Je vous parlerai d'une place sainte, située au bas de la rivière du Guer et consacrée à la Sainte Vierge, la première église qui lui ait été élevée en Bretagne.

« Oui, sans mentir, dans l'ancien temps et dans l'ancien évêché de Tréguer, se trouve le temple le plus âgé qui ait été dédié à la mère du Sauveur sur la Terre.

« En l'année soixante et douze après la mort du roi des saints fut bâti le Guéodet, en l'honneur de sa sainte Mère.

« Un disciple de Joseph d'Arimathie fut le premier évêque de Lexobie ».

A Kerduel, le roi Arthus, au VI[e] siècle, possédait un château, où il menait joyeuse vie, tantôt chassant, tantôt offrant de somptueux festins que présidaient la reine Guen Arc'hant et la blonde Brangwen. Mais un jour la fée Morgwen, amoureuse du roi et jalouse de ses rivales, enleva le bel Arthus au milieu d'une fête, pour l'avoir à elle seule, dans une île déserte.

Dans cette île, certain soir, Arthus entraîné par l'ardeur de la chasse, s'enlisa dans le sable et Morgwen, inconsolable, lui éleva un somptueux tombeau, taillé dans la pierre rose.

Au large de Trégastel, se trouve l'île Canton séparée de l'Ile Grande par un chenal qui s'assèche à marée basse. L'île Canton est le siège d'un curieux pèlerinage, ayant pour objet d'obtenir la guérison des enfants atteints de coqueluche Les dévotions s'adressent à trois croix de granit, rongées de sel marin et remontant à un âge très antique. Pour que le vœu soit exaucé, le pèlerinage doit être accompli par une veuve à jeun et silencieuse, portant trois morceaux de pain pris chez trois autres veuves. Ces croûtes sont ensuite déposées au pied des croix, à moins qu'en chemin la suppliante n'en ait fait offrande à des pauvres.

Mais revenons à l'intérieur des terres. A Penvern, près de Plœmeur-Bodou, dans la lande déserte, se dresse un menhir, haut de huit mètres, de forme cubique et portant de bizarres sculptures : le Christ en croix ; les attributs de la Passion : clous, marteau, tenailles, échelles ; le coq de Saint Pierre, le voile de sainte Véronique, la Vierge en prière. Le menhir est surmonté d'une croix. Il est un monument précieux de l'histoire, car il montre la superposition des deux religions d'Armorique, culte païen des druides et religion du Christ.

Un autre menhir fameux est celui de Kerguntuill, près de Trégastel, qui, selon la légende, servait autrefois de demeure à une fée. Cette fée, qui était une fée fileuse, avait le privilège de faire de si grandes quenouillées que l'ouvrage qu'elle tissait couvrait des lieues. Serait-ce pas la fée qui tisse les brumes d'au-

tomne et les grands nuages, suspendus au firmament ?

C'est toujours dans cette même région, à Louannec, qu'eut lieu jadis un miracle attribué à Saint Yves, l'un des grands saints de la Bretagne. Or donc, certain entrepreneur avait été chargé de faire un pont, et ayant préparé chez lui des madriers de dimensions convenables, il s'en vint avec tout son matériel à Losquet, lieu où le pont devait être édifié. Mais là, il s'aperçut, à son grand désespoir, que les madriers n'étaient pas assez longs. Il geignait et se lamentait, lorsque Saint Yves, passant par là, lui demanda les causes de son chagrin. L'ayant ouï, Saint Yves lui dit d'espérer en la miséricorde de Dieu et se mit en prières. Quand il eut fini, les madriers s'étaient accrus de la longueur convenable et le pont put être construit.

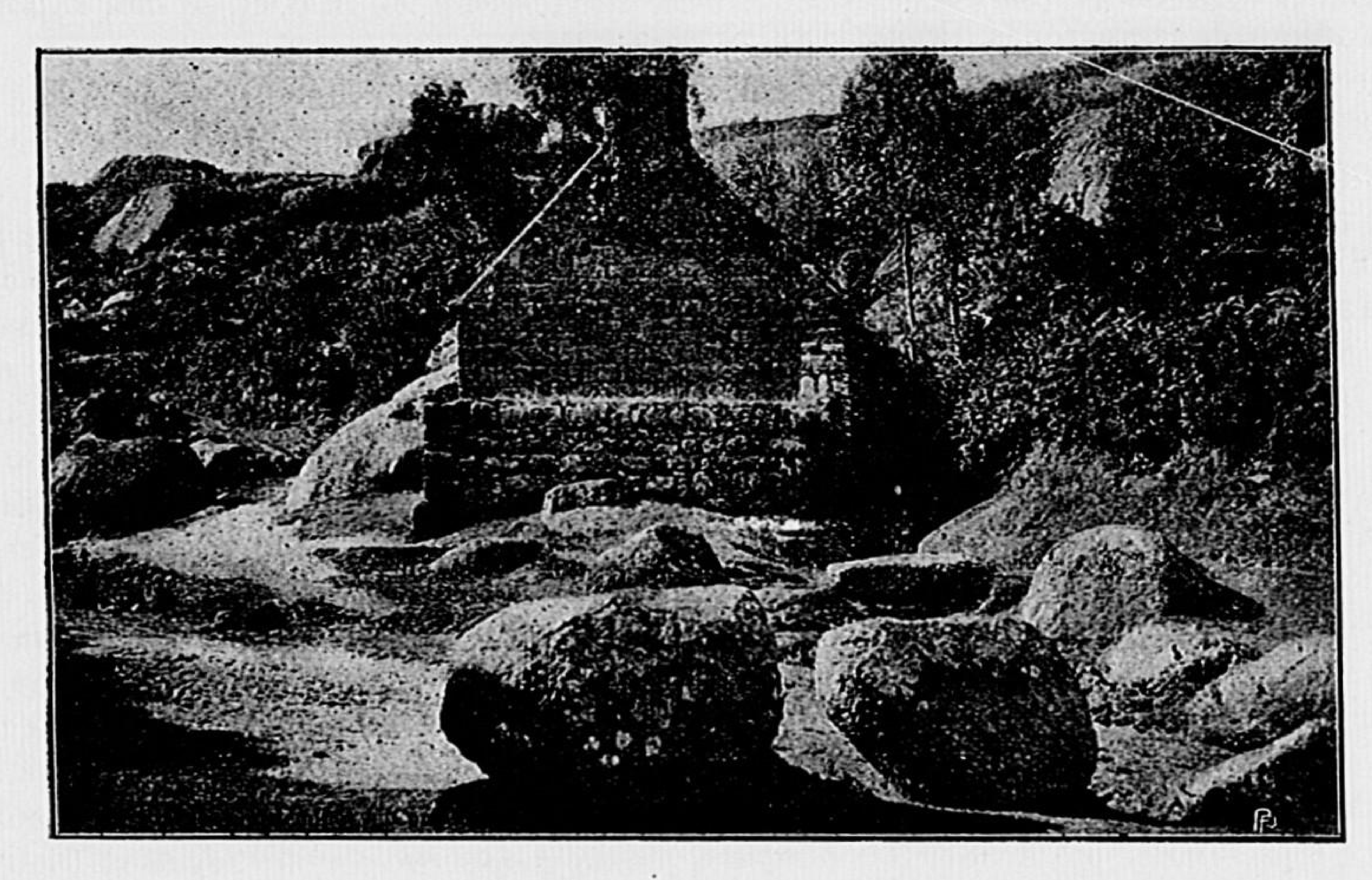
Plus tragique est cette autre histoire, qu'on raconte à Tréguier et dont Saint Yves est encore le héros. Après la Révolution, on avait démoli la vieille chapelle de Saint Sul et le recteur de Trédarzec avait remisé dans son grenier la statue de Saint Yves qui s'y trouvait, statue barbarement taillée, mais grand objet de vénération. Un soir, trois hommes étrangers à la commune se présentent au presbytère et demandent à s'agenouiller devant l'image de Saint Yves, *prisonnier en cette maison.*

— Allez au diable, répond le recteur, Saint Yves n'a que faire de vos prières de mécréants.

— Soit, déclarent les trois visiteurs, en ce cas nous nous vous assignons pour demain devant le tribunal de Dieu.

Durant la nuit, tout le monde dormait, lorsqu'on entendit craquer l'escalier de bois conduisant au grenier et la statue du saint en descendit toute seule les marches. La servante perçut un grand cri, une plainte et dès le matin, quand la clarté du jour lui eut rendu un peu d'audace, elle trouva le recteur mort dans son lit, la couverture ramenée sur le visage.

Du haut de la vieille chapelle de Notre-Dame de la Clarté, fondée, dit-on, par un capitaine anglais qui avait fait vœu d'élever ce sanctuaire, s'il était sauvé de la tempête, on domine toute la région dont je viens de parler.



LE VIEUX MOULIN HANTÉ

A ses pieds, on a le petit port de Ploumanach, blotti entre des roches titanesques. A gauche la plage de Sainte-Anne et le calvaire de Trégastel. A droite, la lande déserte, peuplée d'énormes blocs de pierre, hérissée d'ajoncs, avec à son sommet les bras grêles d'un sémaphore. Au loin, en mer, le phare blanc de l'Ile aux Moines, le groupe rocailleux des Sept Iles et plus loin encore, comme des taches sombres, bordées d'émeraude, le groupe de rochers des Triagoz.

Non loin de Notre-Dame de la Clarté, dans la petite vallée de Troïero, on m'avait indiqué, comme curiosité, un vieux moulin hanté, dit le Moulin du Diable. Un moulin hanté ? Je vis aussitôt là l'occasion d'un joli reportage de vacances et je résolus de m'y rendre.

Je vous recommande le chemin qui conduit à la vallée du Troïero. D'abord, on dévale une grande

lande nue, inondée de soleil, où, comme partout ailleurs sur la terre bretonne, la rose bruyère se marie à l'ajonc d'or, puis on arrive à un petit champ verdoyant, parcouru par les veinules d'un mince ruisseau qui y murmure délicieusement. Après quoi, on pénètre dans un chemin creux, profondément encaissé, aussi ombreux que les flancs en sont rébarbatifs. Ajoncs barbelés et ronces piquantes s'élancent d'un talus à l'autre. Des fougères dentelées s'y balancent, à profusion, à côté de hauts genêts sveltes qui n'ont pas encore fleuri. De loin en loin quelques chênes noueux montent la garde, dédaigneux d'un lierre en miniature qui s'enroule autour de leurs troncs. On parvient dans une région de roches énormes, de couleur rose. Tout d'un coup, au tournant d'un roc, on voit poindre une cheminée et on entend la chute d'une cascade.

Est-ce là le moulin hanté ? J'avoue qu'à cette heure de l'après-midi où le soleil pèse sur la lande, il semble être le frais abri auquel aspire le voyageur. La maisonnette n'a point cet air sinistre et délabré que je me plaisais à imaginer.

Cependant ma curiosité s'éveille, à la vue d'une porte entr'ouverte. Oserai-je la pousser ? Vais-je trouver dans cet antre des elfes endormis ou y surprendre un conciliabule de lutins ?

Aucun autre bruit que celui du filet d'eau qui coule de pierre moussue en pierrre moussue et qui, jadis, faisait tourner la roue du moulin. Personne, pas âme qui vive. Nul qui puisse me servir d'introducteur ou me narrer l'histoire du vieux moulin.

Je pousse la porte. Grande pièce vide. Dans un âtre noir où, de chaque côté, saillent des pierres de granit brut, quelques sarments d'ajonc restent, à moitié consumés. Dans un coin, un fléau à bras gît sur le sol. Auprès d'une fenêtre où les toiles d'araignées filtrent encore un jour avare, des graines sont en train de sécher. Et c'est tout. Je cherche en vain, sur la poussière du parquet, la trace des pieds menus des Korrigans. Cependant, on a l'impression qu'à certaines heures, quelqu'un a poussé comme moi la porte entrebaillée, s'est assis au pied du foyer noir et peut-être a fait flamber quelques bûches de bois mort. Un pâtre errant, un voyageur égaré fuyant la pluie, ou quelqu'un de ces mendiants qui cheminent dans les sentiers creux, le sac de croûtes sur l'épaule ?

Mais qui interroger dans ce désert ? A force d'explorer les environs, je finis par ouïr le bruit d'un battoir et le babil de quelques voix fraîches. Là-bas, dans un champ, des bonnets blancs apparaissent parmi les saules. Voilà des laveuses qui ne se doutent pas qu'on va les interviewer.

— C'est bien là, mademoiselle, ce qu'on appelle le moulin hanté ?

— Oui, monsieur, on dit comme cela que le diable y a habité.

— Il y a longtemps ?

— Depuis plus de trente ans, âme qui vive n'y a dormi sa nuit, pour sûr !

— Connaissez-vous l'histoire du moulin ?

— Ah dame non !... C'est pas des histoires de notre temps, ma Doué !...

Plusieurs rires frais éclatent et pour clore l'interview, un joli bras nu se met à battre le linge. Je m'éloigne.

— Si vous voulez l'acheter, il est à vendre, clame derrière moi une voix railleuse.

— Grand merci !

En me retournant — il y a un Dieu pour les journalistes — je vois s'avancer dans le chemin creux un vieux miséreux, au chapeau roussi, les jambes cagneuses, s'appuyant péniblement sur un pen-bas tout tordu. Un collier de barbe blanche lui encadre le visage. Je l'aborde, cependant qu'il marmonne entre ses dents je ne sais quelle phrase, en langue celtique. Je l'interroge sur le vieux moulin et, sans me répondre, il se contente de faire un grand signe de croix.

Enfin, mon insistance a raison de son mutisme. Nous nous asseyons sur une roche moussue et il commence son récit, dans un français barbare et pittoresque, que je m'excuse de ne pouvoir reproduire ici : « C'est un mauvais gîte, mon bon monsieur, que ce vieux moulin malgré son air benoît et Dieu seul sait ce qui s'y passe, lorsque le tonnerre gronde, que la nuit est noire et que des pierres, grosses comme celles que voilà, se mettent à danser la sarabande. On dit que, dans les vieux temps, le diable y avait son couvert mis, et je n'ai pas de peine à le croire, car il est arrivé malheur à tous ceux qui ont voulu disputer au diable sa maison. Les meuniers qui ont essayé d'y moudre leur grain l'ont bien vite abandonné, car les mauvais diables leur faisaient maintes farces. Un jour le ruisseau n'avait plus d'eau, alors que les rivières du pays étaient grosses. Un autre jour, la roue s'arrêtait et le meilleur charron de France s'y fût mis qu'on n'aurait pu la remettre en marche. Quand ce n'était pas le grain qui disparaissait ou la farine qui se tournait en sable.

(Ici un grand signe de croix interrompit le récit.)

« Un jour, un pêcheur qui se croyait plus malin que les autres, natif de Ranguillegan, en Perros-Guirec, jura au cabaret que le moulin du diable ne lui faisait pas peur et que si les couards s'en effrayaient, lui, se faisait fort d'y aller fumer sa pipe et d'y villégiatu-

rer un bout de temps. Notre faraud vint s'y installer, avec son lit et tout un lot de filets à raccommoder, car on était en hiver et les barques sortaient rarement en mer. La première nuit, tout se passa bien, malgré qu'il ait entendu des pas suspects rôder autour de la maison. Mais au beau millieu de la seconde nuit, un bruit épouvantable le dressa sur son séant, puis la porte fut ébranlée comme si on avait voulu la défoncer. Là-dessus la fenêtre s'ouvre et notre homme aperçoit dehors, au clair de lune, des pierres qui dansaient, avec un fracas épouvantable, s'entre-choquant, sautant les unes par dessus les autres. Notre marin prit ses jambes à son cou, abandonnant son lit et ses filets et trépassa le lendemain de male peur. Depuis, personne n'y a séjourné. Possible qu'on y entre, le jour, de temps en temps, pour se mettre au sec, mais y dormir la nuit, ça jamais. A vous revoir, mon bon monsieur ! »

Ayant ainsi parlé, mon conteur s'éloigna et je le vis disparaître entre les ajoncs, faisant de grands signes de croix.

Ce récit m'avait laissé tout songeur. Je pris le chemin du retour. Au haut de la colline, dans le soir tombant, des paysans battaient en plein air les gerbes de blé, avec des fléaux à bras, comme au bon vieux temps. Ils formaient un groupe d'une beauté antique et des pailles d'or blond flottaient dans la légère brume du soir. Bretagne, pays des légendes, pays du Rêve !

R. FARAL.

Fausses idées sur le Magnétisme

Nous avons reçu de M. Bonnet, l'actif secrétaire de l'Union Nationale des Masseurs de France, membre du Conseil d'administration de la Société Magnétique de France, une lettre indignée dans laquelle il proteste contre certaines exhibitions photographiques contraires à la vérité.

Il s'agit, en l'espèce, d'un film qui reproduit une scène où un magnétiseur, passant dans la rue, magnétise à distance une gentille petite femme en train de dîner agréablement avec son mari, l'attire dans la rue par la force du fluide et lui remet un paquet — du poison qu'elle doit mettre dans la boisson de son mari. Ce qu'elle fait, et ce qui rend libre l'entrée de la maison pour le magnétiseur malfaiteur.

L'auteur de l'histoire est un ignorant en ce qui touche le magnétisme... et aussi l'hypnotisme.

En magnétisme, à condition que le magnétiseur soit d'une force rare et que la petite femme qu'il convoite soit un sujet ou une nature grandement prédisposée, l'attirance est possible.

Pour le reste, c'est de la pure invraisemblance.

En effet, un sujet endormi magnétiquement, même de mœurs légères à l'état de veille, devient, dans le sommeil magnétique, plus vertueuse, plus prude, et aucune force humaine ne lui pourrait faire commettre un crime. Même, si, sous la volonté du misérable, elle répondait oui, dès l'instant où elle s'apprêterait à faire ce qui lui aurait été dicté, elle tomberait en crise fort dangereuse pour sa vie, contracturée, anéantie, incapable de donner suite à l'infernal projet de son suborneur.

En hypnotisme, les faits changeraient. Pour que la femme quittât la table, il aurait fallu qu'elle ait été endormie hypnotiquement, qu'elle ait reçu, dans le sommeil, une suggestion fort nette à exécuter en état de veille, qu'à tel bruit, tel appel, telle vision, elle se lèverait et viendrait.

Voilà qui est pour rassurer les esprits timorés qui, avec des films du genre de celui que cite notre collègue, arriveraient bien vite à croire tous les crimes possibles et vivraient dans des transes continuelles.

En magnétisme, c'est impossible. En hypnotisme, ce ne serait possible qu'avec une série de telles conditions que la chose offrirait de nombreuses difficultés.

Mais ce qui est bien établi, c'est que le véritable sommeil magnétique ne prédispose qu'aux nobles actions, qu'aux pensées généreuses et altruistes ; c'est une régénération morale et physique, c'est l'organisme qui assimile la force que lui communiqua le magnétiseur avec son fluide, et c'est ce qui explique que tant d'améliorations subites, dues au magnétisme prennent figure de miracles.

L'hypnotisme, au contraire, dont la dominante physiologique est la congestion localisée d'abord, générale ensuite, des lobes cérébraux, ramène l'individu au rôle de la bête. L'instinct seul domine. D'un instrument, le sujet hypnotisé n'entrevoit que le côté barbare ; le magnétisé ne pense qu'à son emploi utile.

Un hypnotisé peut fort bien commettre un crime par suggestion pure, avec cette grave complication qu'avec certains modes d'obtenir l'hypnose, le véritable criminel serait introuvable. Admettez qu'il ait suggestionné son sujet ainsi : « Si on veut savoir qui t'a endormi, ni en état de veille, ni en sommeil tu ne le sais pas. Si tu étais sur le point d'avouer, tu tomberais paralysé ou mort. » Et cette terrible suggestion s'accomplirait.

Nous pensons avoir remis les choses au point. L'ef-

froi peut donc cesser pour certains spectateurs du cinématographe qui s'effrayent bénévolement.

De plus, la science neurologique est moins connue, même des médecins, qu'on ne le pense ; quant au magnétisme, c'est une science qui est connue à fond par quelques-uns, mais que la plupart des professionnels, médecins ou profanes, n'ont pas approfondie.

Et puis, n'est pas magnétiseur puissant qui veut. C'est une étude, un entraînement et une science. N'est pas bon sujet magnétique et hypnotique qui veut. Il y a donc, tant du côté du magnétiseur que de l'hypnotiseur, du sujet magnétique ou du sujet hypnotique, tant de conditions à remplir que les dangers présentés par la vision cinématographique restent, heureusement, dans la majorité des cas, dans le domaine de l'imagination.

G. Fabius de Champville

LE SECRET du succès et du bonheur

Un certain nombre de lecteurs nous ayant prié de reproduire quelques pages de la *Volonté magnétique dominatrice* (dont le tirage restreint de mai dernier est presque totalement épuisé), nous avons demandé à l'auteur, le descendant du poète Boyher de Rebiab, de bien vouloir examiner cette demande. Il nous a répondu de Rebiab (en Provence) par l'extrait qui suit, début du chapitre III de la troisième partie, que nous donnons à titre de document :

I. — Tactique rationnelle

1. *Adjuvants méditatifs.* — D'aucuns prétendent qu'il est plus difficile de conserver une fortune que de la conquérir. Bien qu'il y ait là une exagération évidente (comme toutes les demi-vérités qui montent sur des échasses afin d'être mieux en relief), il faut convenir qu'un tel avis n'est point superflu, et aussi bien au figuré qu'au propre. Quelle est, en effet, la fortune du Dominateur magnétique ? Précisément son empire subtil, les agents de son pouvoir personnel, c'est-à-dire la méditation, la respiration et leurs sous-puissances dérivées, qu'il sied de surveiller tout particulièrement.

Pour parler d'abord de la méditation fondamentale — essentielle comme la respiration intensive et indispensable peut-être plus que cette dernière à quiconque veut parvenir, puis se maintenir — nous compléterons les renseignements que nous avons déjà donnés et les pensées nouvelles qu'ils ont fait ou feront encore germer, par d'autres détails sans doute secondaires, mais également propres à générer d'autres adjuvants. Mais il faudra naturellement discerner quel est le meilleur procédé dans chaque milieu et surtout pour chaque individu, dont nous ne pouvons à l'avance connaître l'éducation actuelle, la capacité professionnelle, le tempérament physique et moral, etc.

A propos de l'éducation de la volonté, on a très souvent reconnu — et même les philosophes considérés comme antichrétiens : Voltaire, Rousseau, Lamennais, Hugo, Simon, Renan, etc., — que l'Eglise catholique était une « incomparable éducatrice des caractères ». Cette expression est de M. Payot, l'éminent recteur d'Université, qui dit ailleurs qu'on ne peut assister à une cérémonie dans une église, sans être « pénétré d'admiration pour la science impeccable qui a présidé aux moindres détails ». Sans doute, on ne peut guère contester la valeur sur les sens pénétrés jusqu'à l'âme des nombreuses figures du culte étudiées dans toutes leurs parties en vue d'une même fin; semblablement, pour nous, les adjuvants de notre système ne sont qu'un moyen (emmagasinement ou excitation) pour dresser et maintenir l'homme complet sur le plateau dominateur. On a rappelé, à ce propos, que saint Dominique inventa le chapelet pour soutenir manuellement le travail religieux de l'esprit ; qu'un autre saint, François de Sales, recommandait également les gestes extérieurs pour mieux soutenir et au besoin générer les pensées édificatrices. Et n'est-ce pas Leibnitz lui-même (ce demi-dieu presque surhomme comme son contemporain Newton, tous deux déistes, physiciens, mathématiciens, astronomes, génies omniscients !) qui écrivait dans son *Systema theologicum* cette opinion ainsi traduite : « Je ne partage point la pensée de ceux qui, sous figure d'adorer en esprit et en vérité, écartent du culte divin tout ce qui tombe sous les sens ou excite l'imagination, adjuvants dont a besoin notre humaine infirmité... Nous ne saurions fixer notre attention sur nos pensées, ni graver celles-ci dans notre esprit sans y ajouter quelques secours extérieurs ; et ceux-ci deviendront d'autant plus efficaces qu'ils seront plus expressifs. » — Or, si Leibnitz est mort depuis plusieurs siècles, et si l'Eglise n'a pu, en apparence, conserver la direction générale des consciences, tous les arguments qui précèdent n'en sont pas moins d'une actuelle parce qu'éternelle utilité pour l'éducation complète de la volonté, personnelle ou excentrée.

Parmi les moyens propres à collaborer à cet enseignement moralement supérieur — les armes de cette tactique rationnelle — nous devons reparler notamment de la prière et de la foi que cette haute pratique suppose.

2. *Valeur de la Prière.* — Bien que notre habitude soit de n'exposer en principe que des idées personnelles, nous nous permettrons encore d'effacer notre

moi insignifiant à côté d'autres opinions très importantes en elles-mêmes et qui, de plus, ont l'avantage de pouvoir nous éclairer plus impartialement à distance, du foyer de leurs chefs-d'œuvre sans doute contestés, mais d'autant plus vivants.

Depuis longtemps, Voltaire semble avoir résumé ce grand débat, mais un peu trop subtilement à notre avis, en se plaçant beaucoup plus à l'angle strictement religieux qu'au carrefour philosophique. — « L'Eternel a ses desseins de toute éternité, dit-il dans son *Dictionnaire philosophique*. Si la prière est d'accord avec ses volontés immuables, il est très inutile de lui demander ce qu'il a résolu de faire. Si on le prie de faire le contraire de ce qu'il a résolu, c'est le prier d'être faible, léger, inconstant; c'est croire qu'il est tel, c'est se moquer de lui. Ou vous lui demandez une chose juste ; en ce cas, il la doit, et elle se fera sans qu'on l'en prie; c'est même se défier de lui que lui faire instance ; ou la chose est injuste, et alors on l'outrage. Vous êtes digne ou indigne de la grâce que vous implorez : si digne, il le sait mieux que vous ; si indigne, on commet un crime de plus en demandant ce qu'on ne mérite pas. — Enfin, toutes les nations prient Dieu ; les sages se résignent et lui obéissent. Prions avec le peuple et résignons-nous avec les sages ».

D'autres penseurs libres (qu'il ne faut point confondre avec les pseudo libres-penseurs), et notamment Jules Simon, nous semblent avoir émis sur cette importante question des pensées très dignes de l'analyse, sinon de l'approbation unanime de nos amis en méditation. Rouvrons donc sa bible de la *Religion naturelle*, précisément au chapitre de la Prière, où il posa d'abord ce principe que « ce n'est pas tant que Dieu ait le droit d'être adoré, mais bien que nous avons le besoin d'adorer Dieu » ; et il ajoute qu'une philosophie sans Dieu ou dont le Dieu ne nous entend pas, n'a point de raison d'être. Et plus loin : « La prière n'est pas seulement une ressource dans la souffrance ; elle est un préservatif contre la faute... La prière a d'ailleurs de l'efficacité par elle-même sans aucune intervention de Dieu. Qu'est-ce que prier, sinon penser à Dieu, à la gloire, à la bonté, à la perfection de Dieu ? Pouvons-nous concevoir de telles pensées et les exprimer sans nous sentir améliorés et sanctifiés par leur présence dans notre âme, sans éprouver un élan d'amour vers Celui que nous adorons, sans concevoir un dégoût pour toute passion vile et pour tout attachement que la justice ne sanctionne pas ? Remercions Dieu, non de céder à nos prières, mais de nous avoir permis de prier ».

De son côté, Jamblique dit, dans un traité célèbre, quoique ignoré de nos jours, que si la prière ne touche pas directement Dieu (le fini ne pouvant agir sur l'infini), la grâce divine opérant d'après des lois subtiles tend toujours à s'insinuer d'autant plus puissamment qu'elle rencontre moins d'obstacles et qu'elle est mieux attirée ; telle, ajouterons-nous, l'eau descendant dans une conduite lisse, et d'autant plus vite qu'elle serait plus fortement attirée par une pompe en marche figurant l'effort sur soi, le progrès de l'être humain. Et n'est-ce pas Kant lui-même (qui ne saurait être suspect de superstition) qui ne fait de réserve que sur la forme de la prière, aux formules inutiles d'après lui, mais ajoutant que si cette prière est une aspiration fervente vers la source du bien ou Dieu, elle peut être exaucée, produire une amélioration morale, et dès lors être admise par la religion naturelle.

Et Jules Simon ajoute que la prière (ou le culte) est avant tout un devoir, qu'elle améliore notre âme en l'obligeant de s'occuper de Dieu, à s'élever vers lui, qu'elle nous rend le travail agréable, la résignation et l'espérance faciles, grâce aux images saisissantes qu'elle fait naître en nous. Et il conclut textuellement : « La prière, ainsi entendue et expliquée, n'a rien de commun avec la superstition. Elle est mâle et fortifiante ; elle accompagne heureusement le travail, et inspire l'horreur de l'oisiveté ; elle glorifie Dieu sans rien coûter à la dignité de l'homme. Elle ne remplace pas la vertu par de vaines cérémonies. Loin de troubler et de débiliter la raison, elle l'éclaire et la vivifie en la ramenant à son origine. Elle est le lien qui rattache l'homme aux autres hommes, et la terre au ciel ».

Nous sommes entré dans ces citations saines, non seulement pour les offrir en méditation à nos amis éclectiques, mais aussi pour en tirer un autre enseignement plus direct destiné à notre éducation magnétique. Qu'est-ce, en effet, que cette lente préparation, si elle ne se maintient point dans le champ des études similaires connues de la primitive antiquité, et divinement reprises par Jésus-Christ et ses disciples : « Quiconque demande reçoit ; et quiconque cherche trouve ; et l'on ouvre à celui qui frappe » (Saint Matthieu). Mais va-t-on nous objecter ici que l'on n'aurait plus qu'à demander pour recevoir et à se croiser les bras, — comme ce « malin » qui se moquait de la respiration en ricanant que désormais il n'aurait plus besoin de pain de blé, et que l'air des pins de la colline de Saint-Blaise en Paracol ou de la Sainte-Beaume lui en tiendrait lieu... Les personnes sérieuses qui nous font l'honneur de nous écouter depuis des centaines de pages n'auront pas besoin d'une riposte — même très calme — de notre part. Car ils la connaissent, la forme et la signification de cette admirable et réconfortante parole :

« Aide-toi, le ciel t'aidera ! » — Qu'il nous suffise d'ajouter seulement ce conseil d'ordre général et d'application individuelle :

Entrez progressivement et hardiment dans le royaume du bien qui contient le travail, la justice, le beau. Ne demandez au divin Dispensateur de ces trésors rien qui, vous étant personnellement utile, puisse nuire à votre prochain ; travaillez courageusement, honorablement, et soutenez votre supplique avec une volonté proportionnelle à son importance ; soyez juste envers vous-même — corps et âme — et développez cette grande règle d'équité pour en envelopper tous ceux qui seront en contact avec vous : vous obtiendrez ainsi le nécessaire plus ou moins large, selon que vous aurez mérité par votre constance, votre volonté magnétique ; et quant au surplus, fiez-vous aux fruits de récoltes abondantes, issus des bons grains que vous aurez semés, — tel un petit capital déposé par le père dans la couche de son nouveau-né qui, devenu presque vieux à son tour, pourra jouir d'une apaisante rente des seuls intérêts composés durant sa vie active et peut-être à son insu. Enfin, si telle est votre appréciation qu'en espérant pour plus tard le règne difficile d'une intégrale justice sociale, chacun peut et doit y tendre de sa meilleure initiative, soyez compatissant envers les miséreux, car l'aumône n'abaisse personne, ni celui qui en a vraiment besoin et moins encore celui qui la fait discrètement, avec des paroles réconfortantes, faute de pouvoir donner davantage de son temps et de sa personne. Après quoi vous pourrez vous délecter de tout ce qui restera de beauté artistique pour vos yeux et d'embellissement mental pour votre âme plus sereine...

Louis Boyer-Rebiab.

Le Conseil d'administration de l'*ECHO DU MERVEILLEUX* a l'honneur d'informer les Revues lui faisant le service d'échange, que le siège de la Rédaction de l'*ECHO* est, jusqu'à nouvel ordre, transféré chez l'Editeur, 19, rue Monsieur-le-Prince, à Paris.

En conséquence, la Rédaction serait reconnaissante à ses confrères de vouloir bien lui faire parvenir leurs publications à sa nouvelle adresse, ainsi que tous articles ou communications destinés à l'*ECHO DU MERVEILLEUX*.

D'autre part, nous rappelons à nos lecteurs que tout ce qui concerne l'administration : mandats d'abonnements, demandes de numéros, de renseignements ou réclamations, doit être adressé à M. Alfred Leclerc, et à son nom, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

ESSAI D'UNE THÉORIE

à l'appui de la possibilité d'une étude psychique par la main

Nous avons, en juillet dernier, publié l'un des chapitres de l'important ouvrage de M. N. Vaschide, directeur-adjoint du Laboratoire de psychologie pathologique de l'école des Hautes-Etudes : *Essai sur la psychologie de la main* (1). A la demande de plusieurs lecteurs qui nous ont prié d'extraire quelques nouvelles pages de cette œuvre capitale, nous reproduisons le chapitre suivant du livre de M. N. Vaschide :

La terminologie des chiromanciennes, tout en n'ayant pas la précision de la séméiologie médicale de la main, ne manque pas de sûreté. A la réflexion, tous ces termes mythologiques, toutes ces épithètes enrichies souvent par le verbe de la prophétesse, reposent sur des observations, sur des remarques que le bon sens le plus élémentaire trouvera justes et que nous trouvons confirmées et précisées non seulement par Paracelse, Macrobe et les vieux auteurs, mais par des modernes, comme l'anthropologiste Dally, Lucas et toute la séméiologie médicale moderne.

Analysant le contenu de chaque terme et de chaque symbole, on remarquera tout d'abord qu'on a transporté dans le domaine des sciences divinatoires, — c'est d'ailleurs le procédé employé dans toutes les autres sciences, — les quelques données élémentaires fournies par l'expérience courante, par la vie : d'accord avec le symbolisme primordial, un point noir signifiera forcément des ennemis, des ennuis ; les saillies, de l'exubérance ; ce qui est pâle, de la non activité, de la mélancolie ; ce qui est tortueux, de la nonchalance, des malheurs, des obstacles, etc.

On trouve dans cette interprétation tout ce que nous pouvons penser et croire dans les limites de la conception la plus simpliste des faits et des gestes humains. Nous avons précisé dans les autres chapitres comment la physionomie de la main peut être capable de nous révéler le caractère, la nature de l'individu et de nous donner vaguement quelques indications sur l'avenir. Il y a beaucoup d'observations remarquables dans la littérature des sciences occultes ; on y rencontre un grand nombre d'observations judicieuses et précises, malgré le pédantisme et l'obscurantisme qui voilent le jugement de tous ces auteurs. Les lignes et leur topographie n'ont pas été déterminées au hasard ; il y a dans ces graphiques de l'intelligence, de

(1) 1 vol. in-8° de 504 pages, avec 37 pages hors texte. Prix : 12 fr. En vente à la librairie de l'*Echo du Merveilleux*.

l'intuition à profusion, une interprétation lumineuse, souvent des données très justes. Sans doute, le boniment des chiromanciennes doit-il être réduit à une petite part de la vérité, mais cette part de vérité existe, elle est incontestable.

Les lignes de la main évoluent; elles changent de physionomie ; la peau, les saillies et les plis que présente sa surface se sensibilisent parfois plus que de coutume ; les mains s'individualisent ou s'adaptent aux exigences des besoins psycho-corporels. Il est remarquable que ces grands plis, considérés comme les plus importants par les chiromanciennes, aient des rapports intimes avec les saillies musculaires, avec des articulations métacarpiennes, avec des insertions musculaires, aponévrotiques ou tendineuses.

Nous avons vu que les maladies, les troubles physiques modifient essentiellement la physionomie de la main et que ces modifications n'échappent pas à un œil exercé, à un clinicien même maladroit et novice. Pourquoi ne pas admettre alors que les coefficients psychiques laissent des traces et personnalisent tout cet organe essentiellement sensible ?

Dans sa forme rudimentaire consciente, toute mentalité humaine a comme base fondamentale des impulsions, des tendances, des éléments moteurs. Il y a du « mouvement » dans toute élaboration mentale.

Nous nous répétons tous à nous-mêmes, en l'élaborant, le rôle plein d'énergie intellectuelle et émotive de notre activité mentale. Le langage intérieur est la forme expressive,psychologique,intime de cette motilité psychique. Il n'est que juste d'admettre des images motrices,comme il y a d'autres images sensorielles; le muscle est un organe tout aussi capital que l'œil et l'oreille; le sens musculaire est un sens indiscutable; et on le considérera comme tel, quand nous nous habituerons à trouver bien vieillie notre ancienne classification des sens. Ce n'est pas ici que j'exposerais mes idées et mes recherches sur l'image motrice; j'y ai consacré tout un chapitre. Je veux seulement évoquer rapidement quelques brèves données, pour rendre plus claire mon explication psychologique du critérium de la main et de sa physionomie psycho-physiologique.

Toute forme de pensée,consciente ou subconsciente, se traduirait donc, ou, pour mieux dire, pourrait se traduire sous une forme motrice; l'élément moteur interviendrait d'une manière réflexe, et agiterait indirectement non seulement les muscles, mais aussi les sources cérébro-médullaires qui innervent et qui abreuvent de sensibilité les téguments et les tissus sous-jacents. Nous avons vu à quel point la main, par son architecture, est un organe où les secousses psychiques, les images motrices peuvent laisser des empreintes durables. La nature humaine intime est toute esquissée par des gestes : la rage, la jalousie, la tristesse, la crainte et la sentimentalité, toute la gamme des sentiments n'est-elle pas exprimée par des contractions, par des secousses musculaires ? Les fléchisseurs et les extenseurs des membres supérieurs sont les plus agités; à vrai dire, ils les ont toujours.Le psychologue H. Münsterberg et plus tard G.-W. Stœrring n'ont-ils pas démontré que « les sentiments agréables augmentent les mouvements de flexion, tandis que ceux désagréables diminuent ceux de flexion et augmentent les mouvements d'extension » (1). La main, en outre, réagit plus vite que le bras, et le bras plus vite que l'épaule (Mc Keen Catell et Ch.-S. Dolley, Féré).

Combien de fois par jour les pauvres doigts humains ne se tournent-ils pas inutilement? Combien de fois ne s'agitent-ils pas pour mieux dévider ou cristalliser les pensées même les plus confuses, les images à peine ébauchées? Sans fin, la main se contorsionne, elle change de physionomie; sans fin, les muscles de la main ou ceux dont les tendons prennent insertion sur la main se contractent ensemble ou isolément et, avec eux, tous les tissus sous-jacents : aponévrotiques, tendineux, séreux, etc., etc. Un caractère fort, une nature grave ne réagissent pas de la même façon qu'un être fatigué, neurasthénique. Le cadre mécanique musculaire n'est pas le même, en tant que forme sensible, chez l'homme et chez la femme. Les articulations n'ont pas, chez tous les individus, une égale souplesse, la même agilité, ni la même fermeté. Il y a toujours un rapport entre l'énergie innervatrice, entre le tonus central, cérébral, donc psychique, et la vitalité de tous ces mécanismes. Et la preuve indubitable de tout cela, nous la trouvons dans le fait que, dès que notre organisation psychique change, notre organisme psychique s'en ressent. Les neurasthéniques, les hystériques, les épileptiques, les aliénés et beaucoup d'autres malades n'ont pas la même physionomie dynamique de la main au cours de leur maladie qu'avant ou après elle, ou encore pendant, avant et après leurs crises.

Les expériences de Tucker sur « les mouvements volontaires chez les enfants et les adultes (2) » sont intéressantes à connaître à ce sujet. Il y a constamment dans la main une tendance impulsive à exécuter des mouvements inconscients, à trahir les préoccupations de la pensée, à les ébaucher subconsciemment. Les enfants ont cette tendance moins marquée que les

(1) Stœrring, In *Philosophische Studien*, XII, pp. 475-525 : *Zur Lehre vom Einfluss der Gefühle auf die Vorstellungen und ihren Verlauf.*

(2) *American Journ. of. Psychologie*, VIII, 3, p. 394-404.

adultes. Jastrow (1) avait remarqué, comme d'ailleurs tant d'autres expérimentateurs, cette motilité involontaire de la main. Dans des états d'attention, on aperçoit un mouvement des mains vers l'objet. Binet et Féré ont expérimenté sur des hystériques, et ils ont mis en relief cette impulsivité musculaire des mains. Les muscles se contractent et se relâchent suivant l'idéation des sujets. Quand la chiromancie a-t-elle dit autre chose ?

La graphologie n'est-elle pas autre chose qu'une démonstration expérimentale de la psychologie révélatrice de la main? L'analyse des mouvements de l'écriture est pourtant encore un travail expérimental à faire. Le graphographe d'Obici est à ce sujet un admirable instrument d'analyse (2). Citons encore le psychographe du professeur Sommer, qui analyse des mouvements dans les trois dimensions de l'espace (3). La soi-disant transmission de la pensée pourrait trouver, en dehors des procédés classiques connus, toute une psychologie possible dans l'expérimentation des phénomènes subconscients de l'esprit, par l'analyse des mouvements musculaires subconscients, involontaires et peu contrôlables par la raison et par l'attention.

Il est donc évident que la main peut évoluer ; elle porte la trace de nos défaites et de nos victoires psychiques; n'est-ce pas grâce à elle que nous prenons contact avec le monde extérieur ? C'est avec la main qu'on caresse et qu'on localise, qu'on touche, qu'on rend tangibles les choses du monde extérieur; grâce à elle, nous cristallisons nos impressions, nous nous sentons nous-mêmes, tout en prenant connaissance du monde extérieur. La réalité du monde sensible est due, en grande partie, à nos mains, au contact de nos doigts émus.

Voilà des années que je m'occupe de ces questions; depuis lors, j'ai pu constater, jour par jour, sur mon petit garçon et sur d'autres êtres qui me sont chers, la formation, l'évolution et les métamorphoses de la main. Les lignes ne gardent pas immuablement le même aspect; leur variation est infinie, mais elle se fait en modifiant un type bien individuel. J'ai, dans mes notes, les observations précises sur l'apparition des lignes de la main de mon fils et sur leur histoire : la main de mon enfant ne commence à avoir une physionomie que vers six ans et cinq mois. La main de la puberté n'est pas celle de l'adolescence ; la main d'une vierge n'est pas celle d'une femme mariée ou enceinte. Les tissus gardent les empreintes psycho-biologiques. Sans crainte d'outrepasser les bornes de nos connaissances scientifiques, nous pouvons dire que la main peut fournir des notions suffisantes sur le caractère individuel. Ne sait-on pas que même dans le sommeil et les états subconscients, la main peut gesticuler, se modifier, vivre, en d'autres termes, nos états d'âme, de sensibilité.

L'explication de ce fait est aisée. L'avare, l'individu lâche ou craintif, les natures incapables d'oser, celles qui cachent leurs états d'âme, que tout conflit avec les autres créatures ou la vie rend tremblantes, n'useraient pas de leurs extenseurs autant que les individus mâles, les volontaires, les orgueilleux qui vivent toujours sur eux-mêmes, et dont la pensée imprime des mouvements énergiques, des contractions parfois violentes aux muscles de la main. Chez ces derniers, les fléchisseurs et tout le mécanisme musculo-nerveux adéquat seront moins utilisés, moins souvent mis en marche. Voici donc deux catégories mentales bien typiques et fort dissemblables qui activent la main d'une manière toute différente. Il en résultera nécessairement des modifications spéciales ; certaines articulations deviendront plus souples, d'autres contracteront de la raideur; l'aponévrose palmaire profonde sera plus lâche dans certains cas, plus tendue dans d'autres ; les muscles des deux éminences thénar et hypothénar se contracteront d'une façon tout autre, d'une manière particulière dans chacun des cas. De là des plis, des lignes, des replis, des téguments ayant une physionomie bien distincte dans les deux cas, bien différente. Songez au geste le plus simple de la main, à celui du banal bonjour : qu'il est instructif ! Parfois, comme nous l'avons vu, c'est tout l'individu qu'il dessine, toute sa ligne de conduite musculaire.

L'architecture de la peau, sa température, la consistance des téguments, la rigidité des articulations nous donnent, en vertu même de ce principe que toute agitation mentale, tout acte conscient se répercute dans la main, des points de repère nombreux et précis. Les muscles n'auront pas la même physionomie chez un être impulsif et nerveux que chez l'individu de nature apathique, sans aucune puissance de réaction ; la musculature de la main ne sera pas la même chose chez un bilieux, comme disaient les anciens, que chez un sanguin, chez un individu à tempérament sthénique ou hyposthénique, comme dirait M. Manouvrier. Si l'on tient compte, d'autre part, de la variété des mouvements et de la nature si différente des territoires innervés, on arrive à comprendre quel alphabet cons-

(1) *American Journ. of Psychologie*, IV, p. 338 et V, p. 223.

(2) V. *Riv. di Patologia nerv. e mentale*, juillet 1897, t. VII, p. 289 et *Riv. Freniatria*, IV, 1897.

(3) *Zeitschrift für Psychol. und Physiol. d. Sinnesorgan*, vol. XVI, p. 175-247.

titue la main, quelle clef elle est de la pensée humaine, quel langage elle mime en dehors de notre savoir !

J'ai soumis à des chiromanciennes professionnelles, en particulier à Mme Fraya, de nombreux cas; elle s'est rarement trompée sur leur nature et sur leur caractère. On aurait dit souvent que la Pythonisse les avait sous les yeux, alors même qu'elle n'étudiait que l'empreinte galtonienne. La main vivante en dit plus, dit tout. A l'étude des lignes, de la coloration, s'ajoute le toucher de la main, le contact avec sensibilité du sujet, qui dicte souvent à la chiromancienne, sans le secours du raisonnement, des données précises et des plus curieuses. Avec l'interprétation des sécrétions de la peau de la main, des irritations des poils de la peau et de la sueur, on a devant soi toute une séméiologie. Qu'on classe tous ces éléments, qu'on les coordonne, et la réponse vient d'elle-même; comment ne pas affirmer, par exemple, que telle personne est émotive quand le creux de la main s'humecte facilement, cette moiteur si reconnaissable, si caractéristique quand il y a de la buée sur cette plaine de Mars, endroit où se rencontrent des glandes sudoripares?

Il y a une adaptation motrice de toutes nos secousses psychiques, de toute notre rumination mentale, et il reste, il doit s'imprimer nécessairement des traces dans tous les tissus aponévrotiques, articulaires, tendineux et musculaires, tissus sensibles et riches en vaisseaux sanguins et en filets sensitivo-sensoriels.

L'explication est logique. Mais pour comprendre la précision parfois si remarquable d'une « divination », on doit songer aux éléments secondaires qui interviennent dans le cours de l'expérience. La physionomie a des lois, comme nous le verrons dans d'autres travaux; sa fine musculature est encore plus riche et plus capable de nous documenter sur le pourquoi et le comment de nos états d'âme. La parole intervient aussi : le timbre et tout le contenu si psychologique, si intime de la parole, nous sont de précieux indices. Les devins qui, malgré leur simplicité apparente, sont toujours des hommes de bon sens et de savoir-faire, tireront parti de tous ces avantages. Tout en examinant à la loupe, — comme le font les plus savants, — tout en palpant votre main, ils vous regardent sans que vous vous aperceviez qu'ils vous adressent la parole, et l'âme humaine la plus forte, la plus vaillante, est timide devant l'inconnu. Intelligents ou naïfs, nous nous comportons souvent de la même manière devant les problèmes étranges du mystérieux avenir. Notre attitude, nos questions renseignent amplement la chiromancienne; souvent, elle n'a pas besoin d'interroger les lignes de votre main et de répéter une leçon que tous les almanachs, si documentés en kabale et en chiromancie, nous apprennent pour nous dire notre caractère. Dès que nous ouvrons la bouche, que nous manifestons une surprise ou une curiosité, nous sommes perdus : on n'a souvent besoin que d'un instant pour se glisser dans notre pensée, quand on sait observer. Malgré nous, nous renseignons la chiromancienne, nous la documentons et, tout en voulant la dérouter ou lui poser des énigmes, nous nous découvrons nous-mêmes naïvement.

L'écriture automatique et les dessins médiumniques ne révèlent-ils pas toute la vie psychique cristallisée dans nos doigts, pour ainsi dire, vie qui échappe à tout contrôle logique ? Un effort pénible intellectuel ne met-il pas en jeu la main, tout comme un désir qui traverse d'une manière fulgurante l'esprit ?

Cela pour le passé, pour le présent. La main pourrait certainement nous renseigner sur ces « formes » de notre vie d'une manière approximative. Parfois même, elle pourrait fournir des prévisions sur l'avenir immédiat, comme nous l'avons vu, mais difficilement, et avec des causes d'erreur nombreuses. J'ai vu, entre autres, Mme Fraya faire des prophéties admirables; révéler le passé de personnes qu'elle ne connaissait pas, et je n'oublierai pas la surprise de mon ami le docteur Von Schrenck Notzing, le psychologue allemand munichois bien connu, quand elle lui traça, chez moi, son portrait psychologique avec une richesse de détails exubérante. J'ignorais, pour ma part, ces détails, et Mme Fraya était dans l'impossibilité absolue non seulement de les connaître avant sa consultation, mais même d'avoir pensé à se documenter d'une manière quelconque ; je l'avais priée de venir par une dépêche et au pied levé. Les exemples de ce genre ne manquent pas. Ce qui est encore plus complexe à analyser, c'est qu'elle traça les caractères et les événements de la vie des membres de la famille!

Pour l'avenir, je serais plus sceptique. Les prédictions, les pronostics ne me paraissent pas être soutenus, quoique au fond l'avenir doive se trouver nécessairement en nous, dans nos réactions psychologiques, dans notre manière d'agir, de sentir, dans notre sensibilité. Quels événements, quel avenir prédire à une sensibilité tendre que celui-là tient de sa nature même si malheureuse et si frêle ? L'impulsif réagira autrement, selon les exigences de son mécanisme psycho-organique. La fatalité des anciens est, à ce point de vue, pleine de logique. Des divinités cruelles ne nous persécutent plus ; la fatalité est en nous-mêmes, nous nous persécutons nous-mêmes, elle se trouve dans les souples claviers de notre organisme, dans la forme de notre émotivité. Nous nous meurtrissons, en somme, de nos propres mains et malgré

nous. En principe, on pourrait être induit à admettre qu'il est possible de prévoir l'avenir... La probabilité mathématique est infinie. Le souci de ceux qui consultent les chiromanciennes, c'est l'avenir, c'est l'inconnu. Forts ou sceptiques, penseurs ou railleurs, nous demeurons songeurs lorsque nous écoutons des prédictions sur notre vie. Au fond, tout est possible ; notre existence peut se dérouler capricieuse ou revêtir telle autre forme ; mais, en tout cas, nous ne sommes maîtres d'elle que si nous connaissons expérimentalement l'ironie et les oscillations du passé, de ce tombeau de nos sensations d'où surgissent leurs fantômes obsédants, souvent pour nous attrister, si rarement pour nous encourager ou pour nous consoler.

Aussi, si nous admettons la possibilité scientifique de certains faits de la chiromancie, nous ne sommes pas enclins à croire complètement aux prophéties. Scientifiquement, je ne dois rien dire. Il existe des êtres doués d'une sensibilité unique, intuitive, qui peuvent peut-être savoir les lois capricieuses du hasard. Fraya est plus remarquable, comme d'ailleurs tous les devins de race, quand elle ne raisonne pas, quand elle n'arrange pas ses conclusions, quand elle se laisse parler ; beaucoup de chiromanciennes connaissant cette qualité de justesse et d'observation des sensations immédiates, traduisent rapidement leurs impressions, comme si elles répétaient une leçon. Il se peut donc que des sujets nerveux, doués de cette faculté mystérieuse, « l'intuition », saisissent des données inconnues, les données de l'inconnu !

Pauvre humanité, comme elle s'exalte toujours devant l'impossible, et comme il lui est difficile de se dessaisir du manteau lourd du présent ! Je sais bien que, quoi qu'on dise, on n'empêchera jamais les hommes de broder sur l'imbroglio d'une chiromancienne, de dévoiler leur vie intime à des inconnus pour recueillir des avis de la pythonisse... Que d'intimité pénètrent ces femmes d'esprit ! des âmes banales, souvent ! Combien d'amours ne guident-elles pas ! A toucher ainsi le fond de la naïveté douce des humains, elles deviennent à la fin des philosophes...

Jadis, je souriais à demi quand j'écoutais les prophéties de ces diseuses de bonne aventure. Depuis que je poursuis l'étude de ces problèmes, je souris encore au pronostic des conjectures, à l'affirmation naïve des événements qui nous attendent ; mais je me suis rendu compte de la quantité de connaissances et d'éléments psychologiques que peut nous fournir l'étude d'un organe aussi compliqué, aussi intellectuel que la main. Ces données peuvent être utilisées pour la connaissance de nos états de sensibilité et de notre caractère. S'il n'est pas possible de formuler les lois de cette sensibilité, du moins existe-t-il des moyens de la reconnaître. La plupart des psychologues de métier sont incapables de définir un caractère aussi rapidement, aussi parfaitement que certains de ces êtres intuitifs qui, associant d'une manière étrange les sensations qu'ils perçoivent, improvisent souvent au hasard et dans le vague, mais parviennent parfois à la vérité. Qu'on ne méprise pas ces recherches à côté ; qu'on en tienne compte, ne fût-ce que de la plus simple observation. J'ai vu des psychologues, vieillis dans les laboratoires, auteurs de mémoires considérables sur toutes sortes de problèmes de psychologie, n'être, devant la sensibilité d'une chiromancienne, que de piètres débutants dans l'étude de l'âme humaine. Comble de naïveté touchante, ils savent suivre, sur un tracé plethysmographique, les traces d'une émotion provoquée par un claquement de mains dans la paisible atmosphère du laboratoire, tout en étant, le plus souvent, malgré l'orgueil de l'érudition, les titres universitaires et toute une mise en scène tapageuse, d'une affligeante médiocrité psychologique.

N. Vaschide.

Les rêves chez les Romains

A propos du rêve étrange d'une jeune fille américaine, nous avons parlé, dans un de nos derniers numéros, d'un certain nombre de phénomènes analogues constatés par quelques-uns de nos contemporains. Mais les anciens, eux aussi, connaissaient les rêves prémonitoires, et on peut lire, dans le De Devinatione, *de Cicéron, les passages suivants :*

Nous lisons, dans Platon, que Socrate, détenu dans la prison publique, dit à son ami Criton qu'il mourrait dans trois jours parce qu'il avait vu en songe une femme d'une beauté ravissante qui, l'appelant par son nom, lui avait cité ce vers d'Homère : « Le troisième jour d'un vent heureux, tu gagneras Phthie. » On sait que l'évènement confirma la prédiction. Xénophon le socratique (quel grand homme et quelle autorité !) enregistra soigneusement ses songes, aussi bien que les faits merveilleux qui les confirmèrent, durant sa célèbre expédition avec le jeune Cyrus. Taxerons-nous donc Xénophon de mensonge ou de folie ?

. . . .

Mais qui oserait dédaigner ces deux songes si fréquemment cités par les Stoïciens ? Simonide, auquel

appartient le premier, ayant rencontré le cadavre d'un inconnu sur le chemin, l'enterra. Ce poète, qui projetait un voyage sur mer, vit ensuite en songe celui auquel il avait donné la sépulture, l'invitant à abandonner son projet, et l'avertissant, s'il persistait à s'embarquer, qu'il ferait naufrage. Simonide changea d'avis, et le vaisseau qui mit à la voile périt. Voici le second; il est d'une vérité frappante. Deux Arcadiens, liés d'amitié, faisaient route ensemble; ils arrivent à Mégare; l'un descend chez un de ses amis, l'autre dans une hôtellerie. Tous deux s'étant couchés après le souper, celui qui logeait chez son ami, voit en songe celui qui était logé dans une hôtellerie implorer son secours parce que l'hôtelier voulait le tuer. Effrayé par ce songe, il se lève d'abord; puis, s'étant rassuré, il se recouche et s'endort de nouveau, plein de sécurité. La même vision lui apparaît et le fantôme le conjure de venger au moins sa mort, puisqu'il n'a pas voulu défendre sa vie. Il raconte qu'il a été assassiné par son hôte, et que son corps a été jeté dans un chariot et recouvert de fumier; il le prie de se trouver de grand matin à la porte de la ville, avant que le chariot ne sorte. Frappé de ce nouveau songe, l'autre se rend de bonne heure à la porte, et demande au bouvier ce qu'il y a dans le chariot; le conducteur, effrayé, s'enfuit; on découvre le cadavre, et bientôt l'aubergiste est convaincu et puni.

. . . .

Posidonius rappelle l'exemple de ce Rhodien qui, à son lit de mort, cita six de ses contemporains, et détermina l'ordre dans lequel chacun d'eux le suivrait au tombeau.

. . . .

Tragédies et fables que tout cela, dira-t-on. Mais je vous ai entendu vous-même raconter un fait bien avéré et du même genre. C. Coponius, homme des plus sages et des plus instruits, pendant qu'il commandait la flotte des Rhodiens, comme propréteur, vint nous trouver à Dyrrachium pour vous dire qu'un rameur d'une quinquérème de Rhodes avait prophétisé qu'avant trente jours la Grèce nagerait dans le sang, que Dyrrachium serait pillé, qu'on s'embarquerait à la hâte, et que, dans cette fuite, on aurait la douleur de voir derrière soi un vaste incendie; mais que la flotte des Rhodiens ne tarderait pas à trouver un abri dans les ports de leur patrie. Vous-même ne pûtes cacher vos craintes : quant à M. Varon et à M. Caton qui se trouvaient là, leur érudition ne les garantit pas d'une violente émotion. Peu de jours après, Labiénus fuyant, annonça la déroute de Pharsale et la perte de l'armée. Le reste de la prédiction ne tarda pas à s'accomplir; on pilla les greniers, et on répandit dans les rues et les places publiques le froment enlevé. Frappés de terreur, vous vous embarquâtes en toute hâte, et la nuit suivante, en regardant vers la ville, vous vîtes brûler tous les bâtiments de transport auxquels les soldats avaient mis le feu parce qu'ils ne voulaient pas suivre; enfin, abandonnés par la flotte des Rhodiens, vous reconnûtes la vérité de la prédiction.

NOTRE COURRIER

QUESTION

On peut lire dans le Soleil prophétique, *de feu Victor de Stenay (Collin La Herte), édité en 1875 (p. 220) : « Faisons savoir qu'un Parisien, M. Ledos, que l'on croit inspiré d'en haut, a dit, avant la guerre de 1870, au Père Captier, supérieur des Dominicains d'Arcueil : « Vous, vous serez fusillé », et à un autre religieux du même ordre : « Vous, vous serez pris et relaxé ». Or, ces choses se sont réalisées à la lettre sous la Commune. Et ces jours-ci (en janvier 1874), M. Ledos a dit au Père dominicain échappé aux fureurs des communards : « Cette fois-ci vous serez pris pour tout de bon » ; et le voyant assigne l'époque à laquelle aura lieu la destruction de la grande Babylone. C'est alors que disparaîtra Assur et toute son armée qui couvre la surface du globe ».*

Deux fois M. Gaston Mery nous a représenté feu M. Ledos comme un homme d'une rare intelligence, un physionomiste de grande valeur : des témoignages attesteront-ils qu'il a, non seulement fait des prévisions, mais prophétisé sous l'inspiration d'en haut ?

Le Soleil prophétique *rapporte encore que le sort des onze derniers papes fut révélé à Joseph N..., de Walbach, près Colmar : cette révélation secrète a-t-elle été confiée à plusieurs personnes, et pourrait-on la donner à* l'Echo du Merveilleux ?

Même question à propos du secret confié à Georges Carlot. TIMOTHÉE.

Dans son interprétation de l'Apocalypse qui est de 1861, et son Almanach du grand prophète Nostradamus pour 1873, *l'abbé Torné a cru devoir appliquer à la sécheresse de 1870 et à une famine en Perse les vers suivants* : Centuries, *I. 70* :

Pluie, faim, guerre en Perse non cessée...
Par là finie, en Gaule commencée...

et dans l'Almanach pour 1872, *il a aussi appliqué à cette époque I. 17 :*

Par quarante ans l'Iris n'apparoistra...
La terre aride en siccité croîstra,
Et grand déluge quand sera apperceu.

A-t-on déjà rappelé que depuis 1908 et en ce moment la Perse est ravagée par la famine et la guerre civile ? Donc........ TIMOTHÉE.

RÉPONSES

N° 4. — Les tremblements de terre et les prophéties.

Ayant été durant plusieurs années le secrétaire d'une des grandes voyantes du siècle dernier et même de ce siè-

cle, car elle n'est décédée que l'an dernier le jour de la Fête-Dieu, et ayant maintes fois eu l'occasion de connaître des prédictions faites par de saintes âmes inspirées de Dieu, je puis répondre ceci à la question quatrième posée dans le numéro du 1er juillet 1909 dans le Courrier.

Oui les tremblements de terre de ces dernières années, de même que ceux récents, et que ceux qui vont suivre ont été annoncés et prédits : 1° par la Très Sainte Vierge à la Salette. En 1846, le 19 septembre, la sainte Vierge confie un long secret à Mélanie Calvat, la petite bergère de la Salette, secret qui selon les instructions de la Mère de Dieu devait être publié à partir de 1858. On peut lire au verset vingtième du secret publié avec l'approbation de Mgr Zola, évêque de Lecce, en Italie, et que l'on peut trouver à Paris, 30, rue Clovis (prix, 30 c.). On peut lire, dis-je, ce qui suit : « Au premier coup de son épée foudroyante, les montagnes et la nature entière trembleront d'épouvante, parce que les désordres et les crimes des hommes percent la voûte des cieux. Paris sera brûlé et Marseille englouti; plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par des tremblements de terre ».

Rien n'est plus clair que ce texte, aussi je suis persuadée pour ma part que les tremblements de terre du Midi de ces temps derniers ne sont que les avant-coureurs de celui qui mettra fin à l'existence de Marseille. Il est bon que le Midi sache ce qui l'attend afin que les gens de bonne volonté puissent se préparer dès maintenant au grand voyage du temps à l'éternité. Ils ne sont pas les seuls en danger de mourir bientôt, car voici ce que dit encore le verset vingtième à la suite de ce qui a été cité plus haut : « On croira que tout est perdu, on ne verra qu'homicides, on n'entendra que bruits d'armes et que blasphèmes. Les justes souffriront beaucoup; leurs prières, leur pénitence et leurs larmes monteront jusqu'au ciel, et tout le peuple de Dieu demandera pardon et miséricorde, et demandera mon aide et mon intercession. Alors, Jésus-Christ, par un acte de sa justice et de sa grande miséricorde pour les justes, commandera à ses anges que tous ses ennemis soient mis à mort. Tout à coup, les persécuteurs de l'Eglise de Jésus-Christ et tous les hommes adonnés au péché périront, et la terre deviendra comme un désert. Alors se fera la paix, la réconciliation de Dieu avec les hommes ; Jésus-Christ sera servi, adoré et glorifié ; la charité fleurira partout. Les nouveaux rois seront le bras droit de la Sainte Eglise, qui sera forte, humble, pieuse, pauvre, zélée et initiatrice des vertus de Jésus-Christ. L'Evangile sera prêché partout, et les hommes feront de grands progrès dans la foi, parce qu'il y aura unité parmi les ouvriers de Jésus-Christ et que les hommes vivront dans la crainte de Dieu. »

Il y a eu sans doute d'autres prédictions et peut-être de nombreuses au sujet des tremblements de terre. Pour moi, je puis citer celles-ci : Marie-Josèphe, la voyante dont j'ai dit un mot au commencement de ces lignes, voyait en 1901 environ, lorsqu'elle traversait les rues de Paris, comme si la terre s'ouvrait sous ses pas.

Joséphine Reverdy de Boulleret (décédée le 28 août 1908), a dit que lorsque certains grands châtiments seraient commencés, il faudrait rester chez soi à prier et ne pas chercher à fuir, car en fuyant un danger, il s'en présenterait un autre ; que la terre s'ouvrirait.

Enfin, le 2 avril dernier, le 1er vendredi du mois et jour où l'Eglise célébrait la fête de la Compassion de la sainte Vierge, une sainte âme de Paris qui s'est offerte en victime pour le salut de la France, et qui est connue de quelques personnes sous le nom de la petite Jeanne (bien qu'elle soit âgée), a dit à une personne en qui elle a toute confiance. « J'ai vu les quatre anges assis sur les bords de l'Euphrate prêts à verser la coupe des châtiments, attirés par l'impiété des hommes. La terre a perdu son équilibre. Je la vois secouée par des tremblements de terre. Elle sera ébranlée jusque dans ses fondements. Les trois quarts des hommes seront détruits. Il faut que tout soit renouvelé. »

L. T.

— Le berger allemand Tobie a prédit qu'après deux années de mauvaises récoltes, puis deux de bonnes, il y aura une comète que suivra un tremblement de terre qui fera en Allemagne des victimes par centaines de mille.

— Feu Adrien Peladan a rapporté diverses prophéties, mais sans en nommer les auteurs, dans ses *Annales du surnaturel* (1884, p. 320). « Le soleil refusera sa lumière. La ville de Foligno sera témoin de grands massacres et de grands châtiments... La ville de Nicomédie sera presque détruite... Un enfant prophétisera dans le Midi. Une stigmatisée paraîtra à Paris avant le châtiment. Il y aura deux crises et un calme relatif entre les deux. Le roi viendra pendant la crise... Plusieurs grandes villes de France sont menacées de larmes et de deuils. Deux villes d'Italie auraient le même partage lugubre que la capitale de la France. »

— « Excepté Bordeaux et La Rochelle, sainte Anne couvrira la Bretagne de son manteau. » Berguille a vu un point noir s'élever, se dilater et prendre la direction de Bordeaux. « Je vis de grands troubles, a dit une ancienne religieuse, dans Paris, Lyon, Genève et Rouen. »

— L'abbé Mattey a prophétisé que « trois grandes villes et cinq petites périront de fond en comble », et la religieuse de Belley : « La seconde ville du royaume sera frappée, et ils ne croiront point encore. Une troisième sera frappée, et ils commenceront à crier merci ! »

« Trois grandes villes seront brûlées, a révélé Mélanie ; trois grandes villes et cinq petites périront de fond en comble. » (1)

— Si Mme Maurecy pouvait nous démontrer que la personne anonyme dont elle a parlé n'a pas été inspirée par des esprits de mensonge, on rapprocherait ce qu'elle a dit de futurs tremblements de terre en Auvergne de ce qui a été dit à Tilly sur des volcans qui vont « sauter » en France.

— Quant au mont très élevé qui doit s'ébouler, un ancien habitué des séances de Mlle Couédon m'écrit que c'est le Mont-Blanc, auquel tous les assistants pensaient (p. 280, 1909).

TIMOTHÉE.

---

(1) Peladan : *Dernier mot des prophéties*, p. 86, 169, 56, 126. M. l'abbé Combe, curé de Diou (Allier), dans son livre mis à l'index : *Le secret de Mélanie et la crise actuelle*, a désigné par des initiales Le P..., port d'A... (Le Pirée, port d'Athènes) et G..., près L..., qui seront ruinés par des tremblements de terre.

ÇA ET LA

L'Herbe qui fait parler les bêtes

A la différence de l'*Herbe de la détourne,* bien connue en botanique sous le nom de *spiranthès* et qu'on trouve facilement çà et là, tant à Noirmoutier qu'à l'île d'Yeu, l'*Herbe qui fait parler les bêtes*, spéciale à cette dernière île, n'a encore pu être découverte par personne. Chaque fois qu'un herboriste vient à l'île d'Yeu et s'y livre à la chasse des simples, les bonnes gens se disent en souriant : « En voilà encore un qui voudrait bien avoir l'*Herbe qui fait parler les bêtes*, mais qui ne la trouvera pas ! »

D'après la croyance populaire, en effet, cette herbe mystérieuse est la propriété des lutins de l'île et ceux-ci la cachent avec un soin jaloux, car c'est d'elle, dit-on, qu'ils tirent tout leur pouvoir, et quiconque la trouverait serait aussi puissant qu'eux. Dans ses *Excursions botaniques à l'île d'Yeu* (p. 32), le Dr Viaud-Grand-Marais note cette superstition locale et raconte qu'un jour, au cours d'une campagne d'herborisation, une brave femme lui demanda, en hochant la tête, si c'était l'*Herbe qui fait parler les bêtes* qu'il cherchait...

Clairvoyance

M. Colville raconte le fait suivant : Il se rendit chez Mme Saint-Léonard, avec le docteur Cohen, qui était venu de Saint-Louis (Etats-Unis) en Angleterre. Le médium décrivit minutieusement le père du docteur et affirma qu'il le voyait mort. Ceci étonna d'autant plus le consultant, qu'il venait de recevoir une lettre lui donnant les nouvelles les plus satisfaisantes de la santé de son père. Le médium ajouta que le docteur allait recevoir une dépêche l'obligeant à retourner d'urgence en Amérique. Tout ceci fut reconnu absolument exact.

Circonstance digne de remarque : la mort du père du docteur Cohen ne survint que deux jours après que le médium l'eût vue dans cette séance.

Il y a donc eu tout à la fois clairvoyance et prévision.

Pressentiment relaté par le sergent Bourgogne

« L'adjudant-major Delaître, l'homme le plus méchant et le plus cruel que j'aie jamais connu, faisant le mal pour le plaisir de le faire, vint se mêler à notre conversation et, chose étonnante, commença par s'apitoyer sur la fin tragique de Beloque dont nous déplorions la perte : « Pauvre Beloque! disait-il, je regrette beaucoup de lui avoir fait de la peine! » Une voix, je n'ai jamais pu savoir qui, vint me dire à l'oreille, assez haut pour être entendue de plusieurs : « Il va bientôt mourir! » Il semblait regretter le mal qu'il avait fait à tous ceux qui étaient sous ses ordres et principalement à nous, les sous-officiers : il n'y en avait pas un dans le régiment qui n'eût voulu le voir enlever d'un coup de boulet, et il n'avait pas d'autre nom que Pierre le Cruel. »

Le lendemain eut lieu la bataille de Krasnoé. Au début, l'artillerie russe commença le feu. « Le premier qui tomba fut l'adjudant-major Delaître : un boulet lui coupa les deux jambes, juste au-dessus des genoux et de ses grandes bottes à l'écuyère; il tomba sans jeter un cri, ni même pousser une plainte. En passant, je l'examinai, raconte Bourgogne : il avait les yeux ouverts, ses dents claquaient convulsivement les unes contre les autres. Il me reconnut et m'appela par mon nom. Je m'approchai pour l'écouter. Alors il me dit d'une voix assez haute, ainsi qu'aux autres qui le regardaient : « Mes amis, je vous en prie, prenez les pistolets dans les arçons de mon cheval et brûlez-moi la cervelle! » Mais personne n'osa lui rendre ce service. » (1).

LES LIVRES (2)

Parmi les livres qui sont parvenus dans nos bureaux, nous en signalons quelques-uns à l'attention de nos lecteurs :

Le magnétisme personnel, par le DOCTEUR ZAM, avec une lettre-préface de M. Ernest Bosc. 1 volume in-18 (A. Leclerc, éditeur).. 3 fr.

Conseils aux mères, par le DOCTEUR BOURIOT. 1 volume in-8°, avec de nombreuses figures. (A. Leclerc, éditeur).. 3 fr. 50

(L'auteur s'est attaché surtout à donner aux jeunes mamans des conseils pratiques pour les soins à donner à la première enfance. Abondamment illustré, écrit avec un réel souci d'être utile, ce livre remplit bien son but et pourrait s'appeler le *vade-mecum des mères.*)

La volonté magnétique dominatrice (Guide secret du succès), par LOUIS BOYER-REBIAB. 1 volume in-8° carré cartonné toile (tirage restreint)................ 10 fr.

* * *

Les Noyés, roman, par HENRY-JACQUES.

Deux hommes, l'un profondément honnête, l'autre d'âme assez basse pour devenir voleur et même assassin. Ces deux hommes se connaissent depuis leur enfance, depuis le collège : le premier, de caractère faible, subit, malgré lui, malgré ses révoltes, l'ascendant du second qui l'entraîne dans le crime.

C'est l'histoire de ces deux hommes qu'Henry-Jacques nous raconte. On devine le parti que le jeune et talentueux écrivain a pu tirer de cette lutte tragique du Faible contre le Fort, celui-là tentant en vain d'échapper à la domination de celui-ci.

Les amateurs de Merveilleux trouveront avec plaisir dans *Les Noyés* quelques pages fort intéressantes sur l'hypnotisme.

(1) *Mémoires du sergent Bourgogne.* Paris, Hachette, nouvelle éd., 1 franc, p. 116-117.

(2) Nous rappelons à nos lecteurs que la Librairie de l'*Echo du Merveilleux* est entièrement à leur disposition et peut procurer tous les livres qui lui sont demandés.

Le Gérant : GEORGES MEUNIER.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, r. de Verneuil.